

Université Paul Valéry, Montpellier III
Littératures française et comparée

**L'ÉPOPÉE DES
ITALIENS DE TUNISIE
DANS
*CHRONIQUE DES
MORTS D'ADRIEN*
SALMIERI (1974)**

Mémoire de Master 2

présenté par Alessio Loreti

sous la direction de M. le professeur Guy Dugas

Année Universitaire 2005/2006

Remerciements

Je voudrais remercier le professeur Guy Dugas pour avoir accepté de diriger mon travail, sa disponibilité et son aide constantes ; Adrien Salmieri pour sa confiance (que j'espère mériter un peu) et pour m'avoir fourni cette matière d'analyse ; Albert Memmi pour m'avoir recommandé de faire des recherches précisément sur la colonie italienne de Tunisie.

Enfin, je remercie mes proches et les amis qui me soutiennent, qui d'une façon, qui d'une autre. Je voudrais en citer quelques-uns : Lydia Viola, Maria Rosa Scalisi et Pauline Ismail.

Rome, le 31 octobre 2006

TABLE DES MATIERES

Histoire ou mémoires ?	7
CHAPITRE I : LA COLONIE ENTRE LEGENDE ET HISTOIRE	13
1 La colonie de l'époque précoloniale à la décolonisation	16
Quelques chiffres	25
2 La culture italienne en Tunisie coloniale	28
La diffusion de l'« italianité »	31
A Le livre	31
B Les journaux	36
CHAPITRE II : CHRONIQUE D'UN COMBAT POUR LA MÉMOIRE	39
1 Le parcours de l'auteur	41
2 Le roman <i>Chronique des morts</i>	46
« Ulysse » évocateur de la mémoire	49
CHAPITRE III : ACTEURS ET THEATRE D'UNE ÉPOPÉE, LES ITALIENS ET LA TUNISIE	55
1 Les multiples visages de la communauté	58
Un portrait brossé par Salmieri	65
2 Représentations de la Tunisie « italienne »	73
A Terre d'élection	75
B La Tunisie à l'heure des combats...	79
C ... et des départs	82
D Terre « fantôme »	88
Conclusion	88
Bibliographie	90

Histoire ou mémoires ?

Dans cette analyse nous nous proposons d'étudier les représentations de la colonie italienne de Tunisie dans *Chronique des morts* d'Adrien Salmieri. Grâce à son propre témoignage et à la mémoire familiale qui lui a été léguée par les siens, l'écrivain reconstruit dans ce roman une « épopée » qui va de l'époque précoloniale à la fin du protectorat français.

Au cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Tunisie, un certain recul permet de mieux étudier la présence italienne dans ce pays, d'en mieux définir les volets pour effectuer une analyse *a posteriori*. Pourtant les travaux qui ont été accomplis jusque-là à ce sujet n'approfondissent pas dans une perspective comparative, les différentes contributions sur l'histoire d'une communauté qui est prisonnière de sa légende et est, pour ainsi dire *scotomisée* par les historiens¹. D'ailleurs la connaissance de cette « micro-histoire » n'a pas beaucoup évolué depuis l'époque du Protectorat (1881-1956) à laquelle remonte une riche littérature sur l'histoire de la colonie, mais qui reflète pour la plupart l'inépuisable polémique franco-italienne sur les statuts de la Tunisie coloniale et des expatriés italiens.

Ainsi, les travaux italiens d'époque coloniale véhiculent une propagande idéologique et politique – d'abord inspirée des valeurs révolutionnaires et patriotiques du *Risorgimento*, puis du fascisme – dont

¹ Les contributions de Juliette Bessis (1981), Mustapha Kraiem (1987) et Romain Rainero (1978, 1999) se concentrent sur les relations diplomatiques entre la Tunisie et l'Italie sous le régime fasciste ; Martine Tomassetti (1988) analyse les répercussions de la défaite italienne et de l'indépendance tunisienne sur la colonie qui est ainsi induite à abandonner le pays ; Loris Gallico (1989) et Pierre Mamet (1964) ont étudié le rôle des Italiens dans les syndicats et les mouvements nationalistes tunisiens. Nous rappelons aussi Lorenzo Del Piano (1964) avec son étude sur la pénétration italienne en Tunisie, Michele Brondino (1998) avec une recherche sur la presse italienne, encore Romain Rainero (2002) avec une histoire des Italiens de Tunisie. La thèse de doctorat de Daniela Melfa (2002) se concentre sur les migrants prolétaires et les colons italiens alors que l'étude de Laura Davì (2000) essaye de reconstruire l'histoire des Italiens de Tunisie à partir d'entretiens avec les « vieux » Italo-tunisiens.

l'objet principal est la réalisation de la *Tunisie italienne*². Les observateurs français ne sont pas moins engagés dans la polémique mais évidemment en sens inverse, comme nous le démontrent par exemple les écrits de Pierre Giffard ou de Charles Monchicourt³.

En outre en Italie, l'ancienne Mère Patrie et donc le lieu naturel pour un recueil de la mémoire, persiste un profond désintérêt, voire une gêne, par rapport au passé colonial. La société italienne est encore réfractaire à débattre les nombreuses expériences de migration qui ont pourtant façonné l'histoire contemporaine du pays⁴. Dans le cas particulier des Italo-tunisiens rapatriés en Italie, ils sont les acteurs d'un *quiproquo* paradoxal avec les Italiens « autochtones ». Ceux-ci les voient comme une catégorie exogène de privilégiés qui n'ont pas vécu les moments difficiles de la nation et qui, par leur insupportable métissage culturel (notamment l'irrésistible francophilie voire leur nostalgie, après tout, de la Tunisie française), ne sont pas italiens à part entière. Quant à eux, les Italiens « allogènes », sûrs d'avoir été les meilleurs ambassadeurs de l'italianité à l'étranger, et même au devant de la scène dans son rayonnement - par leur dévouement à l'honneur de la patrie et pour s'être exposés aux représailles des Français - ils arrivent à se considérer comme des héros bien plus combattifs que ceux qui n'ont pas bougé de la Péninsule.

D'autre part il faut considérer qu'en Italie d'après-guerre, la mémoire de la présence italienne en Tunisie - par son exotisme, des raisons historiques encombrantes et surtout des réminiscences clairement fascisantes - peine à attirer des initiatives culturelles qui, lorsque elles

² Parmi les Italiens nous rappellerons Francesco Bonura (1919), Ezio Maria Gray (1939), Vito Magliocco (1933), Corrado Masi (1938), Cesare Tumedei (1922), Luigi Vetri (1939), Giovanni Wian (1937), Nicola Marchitto (1942), Filippo Cantarelli (1939) qui expriment avant tout les revendications italiennes sur la Régence de Tunis et le mécontentement vis-à-vis des autorités françaises. Ersilio Michel (1941) a étudié la présence italienne en Tunisie avant le Protectorat français en se concentrant sur les exilés politiques dans la première moitié du 19^e siècle.

³ Voir références bibliographiques.

⁴ *L'Horde, quand les Albanais c'était nous* de Gian Antonio Stella (Rizzoli, Milan, 2002).

aboutissent, restent à caractère régional⁵. Par ses identités mal précisées et ses multiples appartenances et allégeances la colonie italienne se prête à être amalgamée à d'autres communautés plus vastes, comme par exemple les Juifs de Tunisie (parmi lesquels figurent justement les *Grana*, des Juifs d'origine toscane), les Européens et les Français d'Afrique du Nord, ou encore les Tunisiens arabes, qui constituent des groupes humains plus importants, plus visibles car mieux représentés en littérature et histoire. Cela est à tel point vrai que l'on peut se demander comment une étude sur la diaspora italienne de Tunisie pourrait exclure la connaissance des autres groupes humains qu'elle côtoie dans le pays.

De surcroît, s'agissant en définitive d'une communauté mise à l'écart par l'Histoire⁶, celui qui s'y intéresse y est souvent impliqué à la première personne et des sentiments de « piété filiale » sont peu conciliables avec l'objectivité de l'historien. De leur côté les « anciens » de la colonie ne sont pas pour rien dans cette affaire. Ils tendent pour la plupart à immortaliser l'image idyllique d'un passé qui leur appartient et qu'ils ne voudraient pas soumettre à un jugement extérieur ; ou encore à l'effacer brutalement tout en essayant de renouer avec le passé précédant l'expérience tunisienne et dont les traces ne sont pas toujours évidentes.

La colonie des Italiens de Tunisie reste-elle figée dans le mythe puisque elle est immune de l'*Histoire* ? En d'autres mots, tout comme pour des maladies trop rares ou en voie de disparition pour la médecine, voici une *histoire* qu'il faut commencer par aborder par d'autres voies. Celle de la littérature, dans notre cas particulier.

⁵ Par exemple Palerme a accueilli en 1998 une manifestation culturelle consacrée à la mémoire de Mario Scalesi, poète italien de Tunisie complètement méconnu en Italie.

⁶ Adrien Salmieri dans ses romans parle souvent de ce concept par rapport aux Italiens de Tunisie, par exemple dans *La Violence d'un été* (Julliard, Paris, 1979), p.15..

Dans un premier chapitre nous abordons la présence italienne en Tunisie entre la moitié du 19^e siècle et la décolonisation du pays. Déjà en époque précoloniale une colonie embryonnaire, composée surtout de réfugiés politiques, de combattants du *Risorgimento*, commence à s'organiser avec des écoles, des imprimeries, des journaux. Après la proclamation du Royaume d'Italie, les gouvernements qui se succèdent dans la Péninsule ne cachent pas leurs ambitions coloniales sur la Tunisie. Malgré l'établissement d'un protectorat français et une grandissante influence française les Italiens gardent une certaine indépendance à l'intérieur de leur enclave. Le monde intellectuel italien, même si influencé de plus en plus par la culture française, garde une certaine vivacité comme le prouvent les nombreux titres de presse italophones. Par contre la culture de la colonie se caractérise par un certain métissage entre des apports régionaux (Sicile, Calabre, etc.), locaux, et le modèle français.

Dans le deuxième chapitre nous nous concentrons sur le parcours humain et l'œuvre littéraire de Salmieri. Né en 1929 dans un milieu bourgeois de la colonie italienne de Tunis, il s'inspire de son propre vécu pour reconstruire un monde oscillant entre mythe et réalité, qui est le décor de son enfance. Voix isolée dans le monde intellectuel de la colonie, qui est peu accoutumée à remettre en question son passé, l'œuvre de Salmieri est une synthèse, la *summa*, des attitudes psychologiques et du patrimoine culturel de la colonie. Au centre du roman *Chronique des morts* est la rupture entre un passé idyllique et la catastrophe inattendue de la guerre qui emmène l'auteur et les siens à l'expulsion du « paradis ».

Dans le dernier chapitre nous analysons les images de la colonie italienne d'après des observateurs extérieurs, comme Memmi, et puis le portrait qu'en fait Salmieri dans son roman. La Tunisie, qui est le théâtre de l'épopée italienne, est d'abord une terre de refuge. Elle devient ensuite le pays électif des Italiens avant d'être le champ de bataille où ils subiront

la défaite. Terre d'abandons et de regrets, elle reste à l'autre bout d'une rupture qui se produit au lendemain des bouleversements de l'après-guerre et postcoloniaux.

UNE COLONIE ENTRE LEGENDE ET HISTOIRE

« Mais ce n'est ni à cause des Tunisiens, ni à cause des Arabes, que le Bey fait promener son stock de militaires dans les rues de Tunis. C'est à cause de la grande affaire, de la mystérieuse affaire. Figurez-vous que ces gaillards d'Italiens avaient organisé une Saint-Barthélemy des Français pour le 14 juillet 1881 ! A l'heure précise où les lampions allaient s'allumer, le couteau de chaque Italien devait briller dans l'ombre et découper au moins un Français ».

Pierre Giffard

Le but de ce premier chapitre est d'aborder la présence italienne en Tunisie dans une perspective socioculturelle, ce qui constitue l'arrière-plan de notre réflexion littéraire. Nous nous concentrons sur la période de l'époque contemporaine qui va de 1830 à 1956 et qui voit dans ce pays l'implantation, l'affirmation et finalement la disparition d'une diaspora de migrants italiens. Grâce à son importance démographique, cette communauté, composée surtout de Siciliens mais aussi de Sardes, de Génois, de Toscans, de Calabrais et de Campans, constitue une minorité dominante qui se bat pour la sauvegarde de son particularisme culturel. Cette colonie, que nous qualifierions d'extravagante, cohabite avec l'administration française dans un pays disputé et qui est la pomme même des discordes entre les deux « Sœurs » latines. Protagonistes du fameux débat sur « *La Questione di Tunisi* », les Italiens de Tunisie prétendent participer activement au fonctionnement de la machine coloniale tout en voulant être en première ligne dans la défense de l'impérialisme de Rome, dont la Régence reste une des cibles privilégiées.

Quelles sont les caractéristiques de la colonie italienne dans sa dimension culturelle ? Et les moyens de diffusion de la culture au sein de la colonie ? Dans la deuxième partie du chapitre nous allons aborder cette question brièvement. Nous constaterons que la production culturelle de la colonie se caractérise par le métissage intercommunautaire, le déracinement et le manque de repères identitaires qui mènent les intellectuels italiens à une forme de vasselage, à peine voilé par la rhétorique antifranaçaise, vis-à-vis de la culture du colonisateur.

1 La Colonie de l'époque précoloniale à la décolonisation

Les mutations économiques et politiques survenues dans les pays de la rive Nord de la Méditerranée à partir du 19^e siècle provoquent un mouvement de marchandises et de capitaux ainsi que des déplacements de populations européennes vers l'Afrique du Nord. Notre objectif n'est pas d'étudier les phénomènes sociaux – à savoir la misère économique, la persécution politique, qui font rage dans la Péninsule jusqu'à l'après-guerre – et qui sont à la base de l'émigration de nombreux Italiens, surnommés justement les « Chinois d'Europe », vers les côtes de l'ancienne Ifriqiya⁷. Nous nous limitons dans ce chapitre à constater l'état de choses de la communauté italienne entre la fin du 19^e et le 20^e siècles. Source d'une expression culturelle originale, dont nous privilégions, dans notre analyse, le domaine littéraire, les péripéties romanesques de la colonie, longtemps reléguées à l'oralité et à l'intérieur du cercle familial, ont inspiré toute l'œuvre de Salmieri.

A proprement parler, une petite diaspora originaire des différents Etats et républiques italiennes est toujours présente dans les territoires de la Régence, entre la chute de l'Empire romain et l'époque coloniale. Mais ce n'est que vers la moitié du 19^e siècle que s'impose en Tunisie une communauté italienne bien organisée. Elle est de loin la plus importante, par nombre de migrants, parmi les autres colonies européennes (composées notamment d'Espagnols, de Français, de Grecs ou de Maltais). Par l'origine géographique, le credo politique, l'appartenance religieuse, la classe sociale et le niveau culturel, ainsi que par le sentiment de filiation

⁷ Voir Gaston Loth : *Le peuplement italien en Tunisie et en Algérie* (Colin, Paris, 1905), qui reste un texte de référence pour l'étude du peuplement italien en Tunisie et Algérie.

plus ou moins fort par rapport à la « nation » italienne - un concept qui n'est jamais évident auprès des membres d'une diaspora - nous ferions mieux de parler au pluriel et donc de *communautés* italiennes. Il faut tenir compte aussi du fait que les Italiens implantés dans la Régence deviennent *juridiquement* tels seulement à partir de 1861, suite au processus d'unification nationale, et donc bien après l'installation des premiers migrants de la Péninsule. Dans cette *stratification*, qui regroupe différentes couches sociales, cultures et particularismes régionaux ancrés dans la réalité de la Péninsule, puis exportés en Tunisie, va dominer l'élément sicilien auquel tient tête l'influence française.

Il est utile de diviser en cinq étapes l'histoire des flux migratoires d'Italiens vers la Tunisie au cours des 19^e et 20^e siècles. Entre 1830 et 1861 la collectivité italienne se compose de quelques milliers d'éléments, pour la plupart des activistes politiques, des francs-maçons, des intellectuels, en provenance, dans un premier temps, plutôt des régions centrales et septentrionales de la Péninsule. Engagés dans un combat politique et dans des idéals, notamment dans la diffusion du message révolutionnaire du *Risorgimento*, ils trouvent dans le pays surtout un refuge. Au cours de cette première période, la communauté commence à s'organiser en mettant en place des structures sociales et culturelles à elle. Ainsi, une école embryonnaire est fondée en 1821, une typographie voit le jour en 1829, apparaît en 1838 le *Giornale di Tunisi e Cartagine*, italophone car l'italien est alors la *lingua franca* dans ce pays. Cette période où Salmieri situe la première partie de son roman, le *Livre de la légende*, est déterminante dans l'imaginaire des Italiens de Tunisie : c'est l'époque heureuse antérieure à l'interférence française qui provoquera, par le traité du Bardo de 1881, leur exclusion de l'Eden (ou du moins son premier épisode car l'évènement est destiné à se répéter en 1943, avec l'expulsion de nombreux Italiens de

Tunisie accusés de fascisme, et suite à la décolonisation du pays à cause des nouveaux règlements qui imposent une sorte d'« épuration ethnique »).

Même si entre 1861 et 1881 le jeune Etat italien intervient constamment dans les affaires de la Régence, considérée désormais comme la « *Provincia di Tunisi* », il n'arrivera pas à empêcher l'occupation française, un point culminant dans la tension franco-italienne autour des affaires tunisiennes et qui, de côté italien, est perçue comme une agression contre une frontière même de la Péninsule. D'autre part les revendications italiennes reposent non seulement sur la prétendue continuité historique avec Rome, tant déclamée dans la rhétorique nationaliste, mais sur l'importance d'une main d'œuvre que Gaston Loth au début du 20^e siècle, qualifie d'« indispensable aux besoins de la colonisation » (Loth : 1905, 77).

Ce phénomène entraîne une longue polémique sans issue qui se traduit surtout dans la presse locale. A propos des disputes franco-italiennes, et des sentiments des uns vis-à-vis des autres, voici le témoignage de Pierre Giffard, envoyé spécial du *Figaro* à Tunis en 1881 :

« Il fut alors question de creuser le port de Radès. Le consul d'Italie protesta contre ce projet avec une violence qui épouvanta le Bey. Les Italiens devenaient arrogants. Tunis « était à eux », par la propagande effrénée qu'ils faisaient dans la ville et chez les Arabes de la plaine. M. Roustan, [...] abandonna Radès contre la concession d'un port à Tunis même. [...] Le Bey répondit aux plaintes et aux menaces de M. Maccio, le consul Italien : « Vous avez eu satisfaction en empêchant la concession d'un port à Radès. Mais vous m'avez forcé de mécontenter la France, et j'ai été obligé de l'apaiser » (Giffard : 1881, 27-28).

Dans ce passage le reporter élucide les tons d'une diatribe qui sera un refrain dans les relations franco-italiennes tout au long de l'histoire du Protectorat :

« Pendant que notre chargé d'affaires luttait ainsi pour sauvegarder nos intérêts engagés, nos capitaux compromis, nos millions immobilisés en Tunisie, un M. Maccio, représentant ce parti italien qui crie si haut et dont les fonds sont si bas, un énergumène que son gouvernement laissait courir sans muselière pour voir ce qu'il pourrait tirer du Bey[...] Les Italiens sont malheureux, chez eux, chez nous, partout. Ils nous envient, ils nous haïssent par jalousie [...] S'il y a, en Italie, un parti qui veut nous reprendre Nice, Toulon, Marseille, et occuper le boulevard des Italiens, il y a à Rome, des ministres qui paraissent sensés et dont les renseignements sur l'infériorité des finances italiennes, sans parler du reste doivent être très précis. [...] Aussi assisterons-nous, pour peu que les affaires de Tunisie se prolongent, à des récriminations sans but et sans fin » (Giffard : 1881, 34-36).

Après 1881, le peuplement italien continue de s'accroître grâce à l'arrivée de nouveaux migrants, pour la plupart chômeurs, non qualifiés et originaires de l'Italie méridionale, surtout de Sicile, qui sont attirés dans ce pays par les grands travaux financés par les entreprises françaises. Dès 1896, lorsque est signé un accord franco-italien qui confirme le statu quo des Italiens, ainsi que défini par le traité précolonial italo-tunisien de 1868, les relations entre les deux communautés se détendent jusqu'à la fin de la première guerre mondiale. Pourtant la question des dédommagements de guerre relance la controverse franco-italienne⁸.

⁸ Voir par exemple F. Bonura in *Italiani e Francesi in Tunisia* (L'Unione, Tunisi, 1919).

A partir de 1923 l'administration du protectorat met en place une série de mesures pour simplifier l'acquisition de la nationalité française ; des milliers de Maltais s'assimilent rapidement (ce qui provoque les protestations de la part de la Grande Bretagne). Les autorités françaises n'hésitent pas à mettre ainsi en pratique ce que Loth avait recommandé : « Contentons-nous de prendre silencieusement toutes les mesures propres à hâter l'assimilation des étrangers plutôt que de les rejeter brutalement de notre société » (Loth : 1905, 77). Côté italien on considère cette politique comme une menace pour l'indépendance de la colonie, que les accords franco-italiens de 1896 étaient censés préserver. Le thème des naturalisations, qui impliquent une série d'avantages économiques propres comme de juste au colonisateur français, constitue un argument majeur de dispute⁹. D'ailleurs, comme Loth l'avait souligné dans son étude, l'assimilation des Italiens en Tunisie est beaucoup plus problématique qu'en Algérie. Ainsi, il faut souligner que pour les Italiens nés en Tunisie, jusqu'à la seconde guerre mondiale, le *jus soli* ne s'applique pas automatiquement et la demande de naturalisation se fait individuellement - contrairement aux autres Européens tunisiens de naissance. Ainsi de 1899 à 1920 à peine 1.394 auraient opté pour la nationalité française, alors que dans la période qui va de la première guerre mondiale jusqu'aux années 30 ils auraient été 3.842¹⁰.

L'Italie, relativement proche de cette diaspora dans une terre qu'elle voit comme le prolongement naturel de son territoire, réagit et attaque avec sa propre propagande par le biais des institutions locales. Les discours du régime fasciste offrent un nouvel élan à un irrédentisme toujours présent au sein de la colonie. L'Italie régénérée serait en parfait

⁹ Voir F. Bonura in *Gli Italiani in Tunisia e il problema della naturalizzazione* (Tiber, Roma, 1929).

¹⁰ Source : *Sur l'italianité de la collectivité italienne de Tunisie (1881-1960)*, in Colloque du Laboratoire Universitaire de Recherches sur la Péninsule Italienne (LURPI), Rennes, 19 mai 2001.

continuum avec la Rome toute-puissante de l'ancien Empire lorsque Carthage, tout comme la Gaule, lui étaient soumises. Mais cette tâche risque de se révéler bien difficile si l'on pense que la très grande majorité d'Italiens n'a que des idées confuses sur cette patrie tant glorifiée et qui en fin de comptes reste légendaire et peu accessible.

Le choix en faveur de la naturalisation française impose à l'Italien de Tunisie un déracinement ultérieur car il est ainsi contraint de subir une forme d'ostracisme de la part de la communauté ancestrale où l'on considère comme une trahison toute forme d'allégeance à l'ennemi français (et car cela poserait des problèmes en cas d'appel aux drapeaux). Dans son roman Salmieri fait allusion à la terrible appellation de « *carne venduta* » (ou, en sicilien, « *carnazza vinnuta* ») qui en français veut dire « chair vendue », réservée aux Italiens optant pour la nationalité française. Il faut compter aussi l'isolement par rapport aux nouveaux compatriotes car ces binationaux devront attendre bien des années pour une intégration complète dans la société française, ce qui ne se réalisera qu'après leur rémigration en France, au lendemain de l'indépendance tunisienne. Les Italiens francisés continuent donc, pour la plupart, d'appartenir à un système de valeurs, des traditions et un mode de vie hybrides qui ne sont pas spécialement français, italiens, tunisiens, maltais mais plutôt tous ceux-là en même temps.

Entre les années 1920 et 1943, la fascisation de la diaspora italienne, le renforcement des antagonismes politiques et le déclenchement de la guerre mènent la colonie à une situation paradoxale que Salmieri qualifie de « suicidaire ». D'ailleurs figurent parmi les Italiens de nombreux fascistes (mais bien évidemment pas tous) qui rêvent encore d'une mainmise prochaine de la Tunisie de la part de Rome qui les libérerait enfin des Français. Il n'est pas possible d'estimer le nombre d'Italiens qui auraient appuyé concrètement l'actualisation de tel projet. Mais

l'administration française semble croire au *péril italien*, comme le prouve le texte de Charles Monchicourt¹¹.

De côté italien, Ezio M. Gray dans sa préface à *L'Italia in Tunisia*, écrit à propos des Italiens de Tunisie : « un seul visage, un seul cœur, une seule fidélité [...] l'image même de la Patrie était l'image même de la Tunisie que sans eux ne serait ce qu'elle est : une merveilleuse création organisationnelle agricole commerciale professionnelle de pur et parfait style italien » (Marchitto : 1942, IX). D'après lui la France a été l'actrice d'une « honteuse page de trahison anti-italienne [...] d'intrigues et de parjures [...] de ce drame méditerranéen au détriment des nôtres » (Marchitto : 1942, IX). « Quelle piètre image [par rapport à nous] ces soldats, fonctionnaires, spéculateurs qui, sans mettre des racines dans le pays, sans presque avoir mis le pied dans le bled, représentent depuis soixante ans la « grande » France ! Quand la France sera partie, il ne faudra aucun effort pour en effacer le souvenir. Tout ce qui vaut aura été notre œuvre » (Marchitto : 1942, X).

Entre 1943 et 1956, la colonie vit le choc de la double défaite, celle mondiale, qu'elle partage avec sa Métropole, mais aussi celle, non moins importante, de sa propre « bataille » tunisienne, certes incohérente voire ambivalente, menée contre le colonisateur/protecteur français. Isolée de la Mère Patrie et soumise aux rétorsions des Français, ennemis de guerre, qui la privent de ses institutions, la colonie se désagrège rapidement et, renonçant malgré elle à une italianité périmée, accepte ou demande quelquefois, de son initiative, à s'intégrer dans la nation du Protecteur (le « blanchiment » dont parle Salmieri dans son roman).

Néanmoins l'italianité défendue contre vents et marées fait bien défaut lorsqu'elle est confrontée aux nécessités de la survivance matérielle,

¹¹ In *Les Italiens de Tunisie et l'accord Laval-Mussolini de 1935* (Sirey, Paris, 1938).

qui prennent ainsi le dessus sur l'idéologie passionnelle et stérile¹². En effet Salmieri fait remarquer qu'en 1943 la collectivité est « décapitée »¹³, par l'expulsion de la plupart des dirigeants et des notables, et tend à se retourner vers le colonisateur. Suit un sentiment de frustration au sein de la colonie, qui maintenant se replie sur elle-même car elle se sent malgré-elle dans un pays qui n'est plus idyllique mais étranger, voire hostile.

Mais il ne faut pas croire qu'à partir de 1943, date de l'armistice italien, tous les Italiens de Tunisie se précipitent auprès du consulat français pour lui soumettre une demande de naturalisation, une « humiliation » que pour la plupart ils ne veulent toujours pas accepter. Le journal *L'Italo-tunisino*, qui voit le jour en 1956 et est presque aussitôt supprimé par les autorités tunisiennes par ses tons nostalgiques et un certain regard anachronique, prouve bien tout le contraire. D'autres arriveront à refuser la nationalité française pendant toute leur vie, réservant leur fidélité seulement à la patrie natale dont ils portent le deuil de la défaite. Un vieil Italien habitant toujours en Tunisie dans une maison de retraite de la Goulette, nous le confirme lors dans une interview pour le film documentaire *Retour à Tunis*. Il dit : « je ne peux pas *tout* quitter et m'en aller. Je fais quoi ? Je quitte *tout* ? »¹⁴.

Finalement, la Tunisie décolonisée n'a pas cessé d'offrir un abri aux « réfugiés » politiques italiens, et cela longtemps après les luttes pour l'unification politique. Dans les années 1990, l'ancien président du conseil Bettino Craxi, poursuivi par la justice italienne, s'exile en Tunisie ; il est soigné à l'hôpital militaire de la capitale (comme un homme d'Etat tunisien) et à sa mort il se fait enterrer au cimetière chrétien de Hammamet. En outre, au cours des dernières années une nouvelle vague

¹² *Sur l'italianité de la collectivité italienne de Tunisie (1881-1960)*, in Colloque du Laboratoire Universitaire de Recherches sur la Péninsule Italienne (LURPI), Rennes, 19 mai 2001.

¹³ J'emprunte l'expression à Adrien Salmieri in *Ibidem*.

¹⁴ Un film de Marcello Bivona (production M.B. & C.O.E., Milan, 1998.).

d'Italiens, pour la plupart des petits entrepreneurs au caractère d'aventuriers (tout comme leurs prédécesseurs du 19^e siècle !), s'installent en Tunisie pour bénéficier des « avantages comparatifs » de l'économie. De l'ancienne communauté italienne de l'époque coloniale restent à Tunis quelques centaines de « vieux » Italiens - comme le monsieur que nous venons d'évoquer - qui sont pris en charge par les consulats italien et français et des réseaux d'associations caritatives.

Quelques chiffres

Il est très difficile d'évaluer et de dater, sinon très approximativement, la présence italienne en Tunisie étant donné que nous ne disposons pas de statistiques fiables pour la période en question. D'abord parce que pour une bonne partie de migrants l'installation en Tunisie est conjoncturelle voire saisonnière et leurs mouvements entre l'Italie et le territoire de la Régence ne sont pas contrôlables. En outre, très souvent, les ressortissants de la Péninsule sont en difficulté avec la police italienne et évitent de se faire repérer par les représentations consulaires. Enfin les chiffres officiels des communautés française et italienne sont contradictoires et ne servent que les propagandes des deux puissances, dans le seul but d'exercer une plus forte influence politique qui s'appuierait sur une plus grande importance démographique.

D'après les sources officielles françaises, que nous privilégions dans notre analyse et qui, nous semble-t-il, n'ont pas intérêt à augmenter les chiffres de la présence italienne, il y a en Tunisie en 1901 plus de 70.000 Italiens contre à peu près 24.000 ressortissants français (voir tab. 1)¹⁵. Le taux de croissance démographique peut être élevé dans l'Hexagone et l'attitude du paysan français, peu enclin à s'aventurer outremer et pas habitué au climat africain, contraignent ainsi l'administration française à se servir de la main d'œuvre « locale » italienne, comme nous l'avons évoqué plus haut. Cela nous ramène d'ailleurs à une colonisation singulière où pour plupart les capitaux sont français mais les ressources humaines italiennes. A partir des années 30, les équilibres numériques entre les communautés française et italienne changent : pour la première fois, la communauté italienne diminue sa croissance et devient moins nombreuse que la française déjà en 1931 (Voir Tab. 1).

¹⁵ Gaston Loth, *Le peuplement italien en Tunisie et en Algérie* (Colin, 1905), pp. 162- 488.

Tab. 1 Italiens et Français résidents en Tunisie (1881-1936)

	Français	Italiens
1881	700	11.200
1891	10.000	21.000
1896	16.000	55.000
1901	24.000	71.000
1906	34.000	81.000
1911	46.000	88.000
1921	54.475	85.000
1926	71.000	89.000
1931	91.450	91.200
1936	108.000	94.300

Source: Ministère de l'Information, *La question des Italiens de Tunisie, Notes documentaires et études, n. 47* (série internationale – XIV), 10 avril 1945, archives du quai d'Orsay, Série 13, Tunisie 1944-49, Bobine 600, Carton 52, p. 8.

Mais, et nous aurons occasion d'y revenir au cours de notre étude, il ne s'agit là que de chiffres, d'une nationalité « administrative », car dans une même famille nous trouverons, par exemple, et au hasard du destin, un fils naturalisé français avec des frères et sœurs qui ont gardé leur nationalité originaire... ce qui peut emmener à une situation caricaturale que Salmieri a dépeint avec l'anecdote « Sugnu Francisi, iyu » (en sicilien : je suis Français, moi)¹⁶.

Quant au profil professionnel et donc à la position sociale recouverte par les membres de la colonie, ils sont représentés plus ou moins dans tous les secteurs d'activité sauf bien entendu l'administration publique (voir tab.

¹⁶ Dans l'intervention « Sugnu Francisi, iyu ! – Sur quelques aspects de la collectivité italienne de Tunisie naturalisée française », in *De l'emprise aux confluences*, Colloque international Sud-Nord, 27-30 Mars 2001, Université Toulouse Le Mirail.

2). Aussi, il est à souligner que ces statistiques ne concernent qu'un échantillon bien déterminé d'Italiens, c'est-à-dire ceux qui résident dans la capitale et sa banlieue, mais que nous croyons assez représentatif.

Tab. 2 Répartition de la population active de Tunis, 1921 - 1936

Professions	1921		1926		1931		1936	
	Italien s	Françai s	Italien s	Françai s	Italien s	Françai s	Italien s	Françai s
Agriculteurs	14.1%	8%	12.8%	7.2%	12.8%	7.2%	10.6%	4.5%
Commerçants	12.9%	17.5%	14.7%	17.3%	15%	21.1%	15.8%	19.3%
Industriels	60.4%	15.1%	57.2%	14.9%	61.7%	17.8%	57.6%	17.8%
Agents de transport	6.2%	11.7%	6.7%	13.3%	2.5%	10.3%	5.9%	9.2%
Fonctionnaire s	0.8%	26.6%	0.3%	26.1%	0.4%	25.1%	0.4%	21.7%
Professions libérales	2.9%	8.2%	4.7%	8.3%	3.3%	7.3%	5.5%	7.3%
Vivant de revenus	2.7%	10.1%	3.6%	10.3%	4.3%	8.9%	4.6%	18%

Source: Paul Sebag: *Tunis, histoire d'une ville* (L'Harmattan, Paris, 1998), pp. 422, 517

D'autre part, d'après les archives des églises de Tunis étudiées par Jean Ganiage et ces chiffres sont encore une fois seulement à titre indicatif, parmi les Italiens, les maçons représentent 27% de la population active, suivis des menuisiers, des charpentiers et des ébénistes (13%), des peintres, alors que 42% des Italiens de Tunis travaillent dans le bâtiment. Viennent ensuite les marins et les pêcheurs (près de 10%), les négociants, les commerçants et leurs employés (moins de 8%), les meuniers, boulangers et fabricants de

pâtes (5%). Finalement, au total, 88% des Italiens exerceraient des métiers manuels¹⁷.

2 La culture italienne en Tunisie coloniale

L'existence d'une culture italienne en Tunisie peut être située entre 1829, date de fondation de la première imprimerie, la maison Finzi, qui d'ailleurs existe toujours, et l'indépendance que le pays a acquise en 1956. Contrastée par les autorités du Protectorat, la culture italienne ne voit en rien sa situation s'améliorer en Tunisie décolonisée. Symbole d'une époque révolue, elle est prise pour cible et son refoulement est encore plus important qu'à l'égard de la culture de l'ancien colonisateur (par exemple la Tunisie de Bourguiba se veut pionnière dans le développement de la « Francophonie »). Néanmoins la Tunisie néo-indépendante garde une fenêtre ouverte sur l'Italie grâce à la chaîne de télévision *Rai Uno* que les Tunisiens peuvent capter dans leurs maisons.

Plus précisément l'histoire de la culture italienne en Tunisie peut être divisée en deux étapes. Dans la période qui va grosso modo de 1815 à 1861 les activistes politiques du *Risorgimento*, parmi lesquels figurent des intellectuels, donnent un premier élan à la diffusion de la culture italienne en fondant des institutions diverses dans un pays où l'italien est encore la langue véhiculaire. Les Italiens sont alors les « pionniers » dans la diffusion de la culture européenne en Tunisie ; ils sont très présents dans la presse, ils fondent les premiers réseaux caritatifs, des écoles, et diffusent une pensée libérale et un esprit d'ouverture inspirés des valeurs révolutionnaires. Ce passage de Leone Palladini, daté de 1849, prouve l'existence d'une Tunisie précoloniale *italienne* tant déclamée par la colonie :

¹⁷Jean Ganiage in « Etude démographique sur les Européens de Tunis », Cahiers de Tunisie (1957), p.172,173.

« Certaines localités sont déjà plus italiennes qu'arabes. A La Goulette presque tous les fonctionnaires d'un certain rang sont d'origine italienne ou, tout au moins, connaissent la langue italienne. Dans les cafés, dans les tavernes, dans les bureaux, dans les corps de garde, à la douane, partout on entend résonner les 'parlers' de la Péninsule. C'est que la colonie est subdivisée en autant de régions qu'il y a d'Etats italiens, et l'on compte des groupements génois, toscans, livournais, napolitains et siciliens »¹⁸.

L'italien, même si souvent il n'est parlé et écrit que sous la forme de dialectes, pour la plupart siciliens, est la deuxième langue après l'arabe jusqu'au moins aux années 1870. Un système d'éducation italien bien structuré est mis en place dès 1864 alors que, d'après Marchitto, un certain abbé Bourgade avait ouvert une école française en 1845 qui donnait des leçons principalement en langue italienne (Marchitto : 1942, 153). Loth rappelle qu'en époque précoloniale « à la cour beycale et dans les diverses administrations, les plus hautes fonctions sont réservées aux Italiens, par droit d'ancienneté dans le pays » (Loth : 1905 , pp 316-317).

A cette première période de grande influence italienne, pendant laquelle l'Italie n'est même pas un Etat unifié, s'oppose la culture française qui progressivement domine la scène à partir de la fin du 19^e siècle. L'immigration incontrôlée d'Italiens de milieux peu aisés et peu instruits, qui survient surtout à partir de cette époque, entraîne le changement graduel du profil de la colonie et le déclin de cette culture italienne minoritaire et jadis dominante. La colonie compte toujours bien entendu des Italiens instruits ancrés à la culture d'origine, même si dans leur

¹⁸L. Paladini in "La difesa del vascello o villa Giraud-Fuori Porta S. Pancrazio Fatta del comandante Giacomo Medici e la sua legione Durante l'assedio di Roma intrapreso dai Francesi nel 1849", (Roma, Ripamonti, 1897), p. 153. Cité par Loth, *Le peuplement italien en Tunisie*, p. 69.

grande majorité ils sont déracinés et aux identités fragiles. L'influence italienne – qui a de plus en plus du mal à se manifester dans la sphère culturelle – est présente jusqu'au moins à la seconde guerre mondiale. Ainsi dans les années 1930 Monchicourt affirme qu'il est « loisible à chaque Italien de dérouler tout le cycle de sa vie civile, de sa naissance à sa mort, sans sortir du milieu italien [...] sans limitation de temps sa descendance demeure italienne »¹⁹. Aussi, Marchitto, citant à son tour un texte de Monchicourt, écrit qu'en 1939 le fils du prince héréditaire de la Régence aurait inscrit son propre fils à l'école italienne et aurait répondu « aux critiques avec un réquisitoire contre les écoles françaises et un panégyrique sur l'enseignement italien » (Marchitto : 1942, 158). Mais, d'après une étude de Jean Ganiage 59% des Italiens et 82% des Italiennes seraient illettrés à leur mariage. Objectivement, dans quelle mesure les Italiens peuvent-ils être les ambassadeurs de la culture italienne et contribuer de façon décisive aux affaires culturelles en Tunisie ?

Ainsi, la production culturelle de la colonie en époque coloniale résulte généralement médiocre. Sur la défensive vis-à-vis du colonisateur français, préoccupée avant tout de son statut politique et de problèmes d'ordre économique, finalement renfermée sur elle-même et sur ses mythes, la colonie n'est pas un terrain fertile pour le développement de la culture. En outre la tension franco-italienne tout au long de l'histoire du Protectorat domine de loin le débat culturel sans laisser beaucoup de place à l'art dans le vrai sens du mot.

Au déclenchement de la guerre, suit la « décapitation » de la colonie que nous avons évoquée plus haut – i.e. la fermeture des écoles, des institutions et des journaux italiens, l'expulsion d'une bonne partie de

¹⁹ Monchicourt in (1936) p. 3.

l'élite italienne, ce qui entraîne une plus grande francisation de la colonie. Depuis l'indépendance toute l'activité éditoriale de l'ancienne colonie tourne autour de la maison Finzi, éditeur du journal bihebdomadaire *Il Corriere di Tunisi*, un vestige, pour ainsi dire, de la Tunisie « italienne ».

La diffusion de l' « italianité »

Dans cette partie nous allons nous concentrer brièvement sur les moyens de diffusion de la culture italienne en Tunisie, à savoir les bibliothèques et les librairies, la presse et les imprimeurs. Nous allons voir finalement comment la culture reste un phénomène très minoritaire au sein de la communauté italienne, si l'on exclut l'invective et le discours politique qui trouve expression surtout dans les journaux.

A Le livre

Même si la documentation dont nous disposons est hélas lacunaire, nous croyons pouvoir affirmer que la communauté italienne ne compte qu'une seule vraie bibliothèque publique, qui se trouve à l'intérieur de la *Casa Dante Alighieri*, institution équivalente à l'Alliance Française et qui ouvre ses portes à Tunis dès 1892. Salmieri qualifie cet institut de « vraie maison d'Italie, avec un superbe palais et une bibliothèque de dix mille volumes (...) lieu de rencontre de jeunes et âgés »²⁰ (Salmieri : 2001). Nous ne pouvons pas déterminer le nombre exact de volumes contenus dans cette bibliothèque ; à l'en croire Marchitto ils seraient de l'ordre de 6.000 ou 7.000 (1942 : 177), alors que des sources consultées par Salmieri parlent de 10.000 ou encore 20.000 livres. Néanmoins Romain Rainero, citant Ugo

²⁰ Salmieri cite C. Pettinato : *I Francesi alle porte d'Italia* (Milan, 1934), p. 233 dans son intervention « Sur la production culturelle des Italiens de Tunisie (1881-1943) » in *La Traduction-migration*, sous la direction de Jean Charles Vegliante, L'Harmattan, Paris, 2001.

Moreno, rédacteur au journal *La Patria*, dans un article paru le 1 janvier 1910, souligne le bilan mitigé de la Casa Dante en Tunisie, car : « sur près de cent mille Italiens, 250 seulement y sont inscrits comme membres, autrement dit le 0,04% de la colonie », ce qui d'après lui signifie que « la culture en tant que telle ne touche qu'à une élite restreinte et que souvent la nationalité si souvent étalée ne va pas beaucoup plus loin que certains usages et certaines traditions » (Rainero : 2001, 83). De plus, les déménagements successifs de cette institution doivent bien limiter son travail et son rayonnement. « Même notre bibliothèque qui avait été transportée ici récemment du vieux siège de la rue Zarkoun a dû être reléguée en deux insuffisantes petites salles du rez-de-chaussée. Le problème de la lecture et de la divulgation du livre italien à l'étranger est bien vaste... » (Magliocco : 1933, 139-141).

Il y a par ailleurs les bibliothèques à l'intérieur des écoles italiennes comme par exemple celle du lycée scientifique Vittorio Emanuele II qui serait « assez pourvue et en principe ouverte à tous »²¹. Mais ces bibliothèques, et plus généralement les institutions culturelles italiennes, sont insuffisantes ou peu accessibles à la grande majorité des ressortissants de la colonie. Elles ne sont pas comparables à la bibliothèque française de Souk el-Attarine où par exemple le futur poète Mario Scalesi accomplit sa formation d'autodidacte. D'ailleurs, comme l'affirme Salmieri : « l'encadrement culturel institutionnel se concentre entre les mains (et au service de, et expression) de cette dirigeance italienne bourgeoise laquelle ignore ou contredit les activités populaires, propres à la majorité de la masse pauvre »²². Quant aux bibliothèques privées des bourgeois aisés, Salmieri – en considérant aussi la bibliothèque de sa propre famille – écrit qu'elles

²¹ *Ibidem.*

²² *Ibidem.*

« constituent des fonds de parfois plusieurs centaines de volumes, voire des milliers » où « trônent les classiques obligés, Dante, Boccace, Pétrarque, d'une manière générale les auteurs que les politiques culturelles successives ont imposé : Foscolo, Leopardi, Manzoni, Carducci, plus tardivement Pascoli et D'Annunzio, très souvent les Latins. Le soupçon naît que c'est par le relais des programmes scolaires que ces choix se sont opérés [...] Les grands classiques français sont couramment pratiqués par ces bourgeois bilingues »²³.

En dehors de Tunis, les autres sièges de la *Casa Dante* disposeraient tous d'une bibliothèque, celle de Bizerte par exemple ; à Sfax il y a la bibliothèque populaire de la société d'entraide ouvrière, et encore les bibliothèques des établissements scolaires italiens, tout comme à Sousse. (Rainero : 2001,).

Pour ce qui concerne les librairies, voici une annonce publicitaire sur la librairie italienne qui est ouverte au début des années 1930 :

« grand assortiment d'œuvres littéraires, scientifiques, artistiques. Recueil complet des manuels Hoepli. Editions de luxe et populaires. Objets d'art et articles de bureau. Arrivée quotidienne de revues et journaux italiens de tout genre » (Giachéry : 1932, 32).

L'auteur du guide souligne « un grand luxe dans l'agencement des locaux » et cite par ailleurs l'existence de la librairie Louis Namura « une des plus anciennes de la Régence » (Giachéry : 1932 : 255). Pour la vente des livres italiens Magliocco pense que l'« excellent travail fait par la librairie italienne très bien installée au centre de la ville [comble] une

²³ *Ibidem*.

lacune pour la vente de livres et de journaux du Royaume, après de longues années » (Magliocco : 1933, 139-141). Voici la description que nous donne Salmieri de cette librairie :

« L'une d'entre elles est la luxueuse Libreria Italiana, située sur la Marine, au cœur de la ville européenne élégante et symboliquement placée à mi-chemin entre la Résidence de France et le plus influent des organes de presse du colonisateur, comme par défi. Elle est loin cependant d'égaliser le niveau de ses rivales françaises où défilent les écrivains illustres, de A. France à Motherlant, en passant par A. Gide. Pendant un certain temps elle aura été aussi maison d'édition et à partir du milieu des années vingt, subventionnée par le Consulat, elle deviendra une active centrale de propagande. Avec l'hôtel de la Dante Alighieri, la Libreria entend affirmer la culture italienne de Tunis. Très fréquentée, nous ne sommes pas en mesure de préciser jusqu'à quel point elle a contribué à diffuser les productions locales »²⁴.

Toujours Salmieri nous raconte que « la diffusion des œuvres se fait [aussi] par achat lors des fréquents voyages en Italie »²⁵, ce que toutefois nous croyons ne pas être à la portée de tout le monde. Pour conclure, la diffusion du livre italien doit faire face à bien des limites et Magliocco ne manque pas de faire une critique, même si très nuancée et discrète (patriotisme oblige !), aux responsables italiens : « beaucoup pourrait être fait au sein de la colonie elle-même. Mais il faut considérer que rien ne se fait sans l'appui et rien ne peut être porté à terme sans la coordination des forces et des initiatives disponibles » (Magliocco : 1933, 139-141).

L'édition de travaux d'écrivains italiens de Tunisie, sur place ou en Europe, remonte à l'époque précoloniale si l'on considère que le

²⁴ *Ibidem.*

²⁵ *Ibidem.*

capitaine Calligaris (1808-1871), « un des fondateurs de l'École polytechnique militaire du Bardo, vétéran des campagnes du *Risorgimento* et arabisant, publie en 1863 à Tunis *Il Nuovo Erpenio*, cours théorique et pratique de langue arabe »²⁶. Toujours Salmieri fait remarquer un aspect essentiel des imprimeurs italiens qui sont des « typographies-papeteries-librairies » au caractère artisanal²⁷. La maison *Finzi*, la seule imprimerie italienne importante, a le mérite d'avoir imprimé la plupart des périodiques italiens de Tunis ainsi qu'une grande partie d'auteurs locaux. Parmi les imprimeurs moins connus nous rappelons *Aloccio*, *L. Soraci*, *Dante Alighieri*, *Spina e Canino*, *Bonici & Natura*.

D'autres intellectuels se retournent vers des éditeurs italiens de la métropole ou de Libye sans oublier que très souvent les écrivains italiens locaux s'adressent à des éditeurs français implantés en Tunisie ou même en France (l'éditeur Armand Guibert a longuement travaillé à Tunis tout comme le libraire Marcel Tournier, pour ne citer que les plus importants) parmi lesquels figurent *l'Imprimerie générale* (Tunis), *Les Cahiers de Barbarie* (Tunis), *La Kahéna* (Tunis), *Pelletier* (Paris), *Chalammel* (Paris), *Hadida* (Tunis), *Parisis* (Paris), *Messein* (Paris), *Les Belles Lettres* (Paris), *Saliba et Cie* (Tunis). Et que dire du guide *Tunisia, guida illustrata* imprimé par le français *Giachéry* alors que le livre s'adresse à un public italien ?

Donc de nombreux auteurs issus de la colonie – par exemple le peintre Antonio Corpora ou, naturellement Adrien Salmieri, s'adressent précisément à des éditeurs français tout en revendiquant, ou même afin de revendiquer, leur incontournable identité italienne.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ *Ibidem*.

B Les journaux

La presse est sans doute le domaine privilégié de l'expression « culturelle » italienne, au sens large du terme. Salmieri nous suggère que l'importance des journaux italiens réside entre autres dans « la représentation fiable de la configuration culturelle » de la colonie²⁸. La communauté est plutôt intéressée au débat politique, au détriment de la production strictement culturelle (ou artistique). Ainsi, parmi les thèmes dominants dans la presse italienne il y a notamment la pitié à l'égard de la nation italienne martyrisée, l'usurpation subie par la France tour à tour alliée et rivale de la patrie ancestrale, un sentiment de frustration de la part d'une communauté qui se sent « assiégée » et dans une situation ambiguë à mi-chemin entre colonisateurs et colonisés²⁹.

Après le premier journal italoophone publié en Tunisie en 1838, pendant environ un siècle, une centaine de titres en langue italienne se succèdent en Tunisie, quotidiens, hebdomadaires et mensuels confondus. Parmi ceux-ci, comme Salmieri l'a justement remarqué, seulement *L'Unione* (1886-1943) et le *Bollettino ufficiale della Camera di commercio ed arti* paraissent avec une certaine continuité. « La durée des autres titres a été variable : la moitié d'entre eux a vivoté un an ou moins ; une trentaine ont résisté deux ou trois ans ; moins de dix ont atteint la vingtaine d'années »³⁰. Toutefois nous ne sommes pas en mesure d'évaluer le nombre de lecteurs des journaux italiens qui doivent faire face entre autres à la concurrence de journaux français comme *La dépêche tunisienne*. Rainero souligne que même *L'Unione* n'a qu'une circulation modeste, c'est-à-dire

²⁸ *Ibidem.*

²⁹ Voir F. Bonura, op. cit..

³⁰ *Ibidem.*

entre 800 et 1000 copies (Rainero : 2001, 83), ce qui prouve que la lecture des journaux est un phénomène minoritaire au sein de la colonie³¹.

Pour conclure, la colonie italienne de Tunisie ne semble pas privilégier le domaine culturel autant que le débat politique ; de plus elle est souvent détournée de ses intérêts culturels « potentiels » par d'autres priorités, tout comme les conditions économiques souvent défavorables où vivent de nombreux migrants. Elle doit enfin faire face à la culture et à la langue françaises qui souvent favorisent le renoncement à une identité culturelle italienne que les Italiens veulent préserver à tout prix. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, des quelques 367 annonces publicitaires comptées dans le volume *La Tunisia, Guida illustrata* de 1932, seulement deux concernent des librairies ou des institutions culturelles....

³¹Voir Michele Brondino in *La Stampa italiana in Tunisia, storia e società, 1838-1956* (Jaca Book, Milan, 1998), pour une liste exhaustive des titres de presse en italien parus en Tunisie entre 1838 et 1956.

CHRONIQUE D'UN COMBAT POUR LA MEMOIRE

Dans ce chapitre nous nous proposons d'analyser brièvement l'œuvre de Salmieri, en particulier *Chronique des morts* qui est le roman pivot, et les caractéristiques de son écriture.

Nous allons aborder le parcours humain de Salmieri qui est un des représentants majeurs de la communauté italienne. Il est en effet le « seul » intermédiaire entre une sorte de *dinosaures* exterminés, i.e. les premiers acteurs de l'épopée italienne en Tunisie, et leurs *descendants*.

A cheval entre deux générations et deux mondes, l'écrivain est le *condottiere* « spirituel » de sa colonie, notamment dans l'évocation de leur mémoire car il est le premier à imaginer et réaliser une telle entreprise. D'ailleurs les siens, tout au long de leur vie, auront été séduits par bien des personnages mythiques - Mussolini, Gabriele d'Annunzio et d'autres « Ulysses » - mais qui ont fini par les mener droit à la catastrophe.

Avec l'écriture Salmieri effectue un long travail de réinterprétation du *passé intérieur* à l'aide de, et en parallèle avec, l'analyse du *passé réel*. Ses romans et ses réflexions historiques constituent le but ainsi que le moyen d'une recherche « archéologique » dans les abîmes de la mémoire.

1 Le parcours d'Adrien Salmieri

Salmieri est l'auteur de plusieurs essais sur l'histoire et sur la culture de la communauté italienne de Tunisie³², mais surtout d'une œuvre romanesque unique dans son genre. Dans son écriture il s'inspire de son propre vécu pour décrire, avec un regard de l'intérieur, des événements historiques sous une autre perspective et qui est souvent à contre-courant par rapport aux idées reçues.

Né en 1929 dans une famille de bourgeois italiens, Salmieri vit une enfance et une adolescence heureuses. Il raconte dans son roman : « M'ont tous aimé [...] Quand on a eu l'enfance inconsciente et heureuse [...] dans les gâteries et les douceurs [...] folles de moi, les tantes, bien sûr m'élevant à leur guise, avec la complicité de ma mère, à l'aveuglette... aveugles préparant un aveugle... mes anges gardiennes » (1974 : 119). Dans ce monde irréel l'auteur est « le mâle de la famille, le continuateur, le restaurateur futur de la gloire fort mitée pour le présent » (1974 : 119).

Il fréquente l'école maternelle et puis le lycée royal italien de Tunis jusqu'à sa fermeture pendant la guerre : « en octobre 1936 commença ma vie à proprement parler humaine, puisque, ayant consenti à quitter mon avatar de dieu, j'entrai au Gymnase » quittant ainsi les « bavardages douillets de la cuisine » (1974 : 148).

« Dire la fierté de la tribu au matin du premier départ, me voyaient docteur, recteur, ambassadeur à plumet, maréchalissime de plusieurs empires, mon père souriait ému et plein, je suppose, d'un certain respect pour celui qui devait illustrer le nom [...] Le chœur psalmodiait mon panégyrique... intelligent... il réussira partout... le premier en tout... mignon, miel, trésor » (1974 : 149).

³² Voir bibliographie pour une liste de ses articles.

A l'école italienne on inculque au « *signorino* » Salmieri les valeurs de la patrie et d'ailleurs, grâce aussi à cette expérience, l'auteur privilégiera toujours son identité italienne ultime par rapport aux autres appartenances culturelles auxquelles il est exposé en Tunisie coloniale³³.

C'est finalement dans les souvenirs de son enfance qu'il puise la source de ses romans : « J'ouvrais en grand les oreilles à ce récit, régulièrement repris vers les cinq heures, je me rapprochais de leur groupe pour en entendre davantage, tout en continuant à jouer, jusqu'au moment où la sorcière Carmena me dénonçait, d'un coup d'œil, à ma tante qui s'arrêtait, la phrase en l'air » (1974 : 125). D'ailleurs cette tante montre elle-même le chemin au futur écrivain, dans sa « fonction de chantre de la légende familiale, qu'elle mettait au point et à jour dans des versions de plus en plus circonstanciées... le goût du détail et de l'ensemble en même temps... composait un tableau dans le genre des Flamands, avec beaucoup de petits personnages insignifiants à l'arrière-plan... un fouillis d'objets...des animaux... ça mettait en relief le sujet principal » (1974 : 124).

La guerre change radicalement sa vie et de façon brutale. La défaite de l'Italie survient au moment où sa sœur aînée Olga est tuée en Italie par une bombe américaine. La période de transition qui va de 1943 à 1960 correspond à l'« agonie » de la colonie ainsi qu'à la fin d'un monde qui sera relégué au passé du jour au lendemain. Cela impose à l'auteur une série de traumatismes. Il assiste à la dureté du traitement que les Français infligent aux Italiens de Tunisie, à l'expulsion de son père, professeur d'arabe au lycée italien de Tunis. Ce père dont il est séparé - un épisode

³³ D'autres écrivains et poètes n'émphatisent pas autant leurs racines italiennes, comme par exemple Mario Scalesi. Voir mon article à ce propos: « Italie, France, Tunisie, le paysage identitaire de Marius Scalesi » in *Reading and Writing La Rupture, Essays in French Studies II*, edited by Catherine Guy-Murrell, Colette Wilson, and Morag Young (Reading, The 2001 Group, 2004).

auquel l'auteur consacre les pages finales de *Chronique des morts* – revient ensuite à Tunis pour y mourir de maladie en 1953.

Ces événements dramatiques provoquent chez Salmieri un repliement sur soi-même, voire le déni de son italianité ; par ailleurs des sentiments partagés avec les autres membres de la colonie. Il se marie dans un premier temps avec une Française « de souche » dont il divorcera en 1960 après avoir fait la rencontre de Jacqueline B., forte et patiente épouse qui le soutient dans ses aventures littéraires.

La lutte pour l'indépendance le trouve aux côtés des Tunisiens. Il assume les risques que comporte l'adhésion à l'U.G.T.T. (syndicat des travailleurs tunisiens indépendantistes), fait un bref passage au Parti Communiste Tunisien, et s'engage pendant un certain temps au P.S. avant de reprendre ses distances avec la politique active. Il enseigne au Lycée Alaoui de Tunis à partir de 1953 et, dans ses dernières années tunisoises, il forme au Centre Audiovisuel de Tunis les enseignants du nouveau ministère tunisien aux pédagogies audiovisuelles. Il quitte la Tunisie pour la France en 1964.

L'« engagement littéraire » d'Adrien Salmieri et les efforts qu'il consacre à la recherche historique ont le but de donner une réponse à la mémoire « agonisante » qui remue encore et fait mal au-dedans (1974 : 105). A la fois témoin et acteur de l'épopée italienne en Tunisie, l'écrivain privilégie le genre du roman historique car il est le trait d'union entre la « légende » et l'« histoire ». Avec *Chronique des morts* (1974) Salmieri essaye pour la première fois de reconstruire, avec esprit de discernement et un distancement rare parmi les Italo-tunisiens, la psychologie, la culture et le système de valeurs de la colonie dont il est issu et qui constitue le *humus* de toute son œuvre³⁴.

³⁴ Le roman a été républié dans l'anthologie *Tunisie, rêve de partages* (Omnibus, Paris, 2005).

D'ailleurs c'est encore l'expérience de la colonie italienne en Tunisie qui lui inspire les autres romans. *Le Soldat* (1972), son premier roman, met en scène un soldat de l'armée d'invasion italienne en Grèce. Déserteur, et puis résistant, sa vie n'est que déchirements et contradictions.

Dans *Elpénor, la nuit* (1973) Salmieri raconte le périple qui mènera les Italiens à la conquête de Fiume et puis à la montée du fascisme. La traduction en français du récit d'Amerigo Dumini : *Matteotti, « coups et blessures ayant entraîné la mort »* (1973) concerne encore le phénomène fasciste, auquel le destin de la colonie italienne de Tunisie est intimement lié. *Notes de Voyages dans l'île* (1978) tout comme *La violence d'un été* (1979) représentent le regard *a posteriori* de l'auteur sur le passé tunisien, évoqué par des métaphores ou encore de façon allégorique, ce qui impose au lecteur non initié un long travail de décryptage.

Après un très long silence, dû aussi à une maladie qui l'a frappé à la source même des mots pour ses romans, Salmieri revient sur la scène littéraire en 2001 avec *Histoire de Van Ian *** ou Le théâtre du péché*, qui est en quelque sorte le prolongement de *Chronique des morts*. Ce roman raconte l'histoire d'un riche aventurier flamand du 18^e siècle, genre Léon l'Africain, qui se livre à la confession des pérégrinations tumultueuses de sa vie suspendue entre plusieurs terres d'exil. Ayant perdu dès sa naissance toute sa famille qui a succombé à un *déluge*, ce jeune orphelin doit affronter toutes sortes d'adversités à travers une Odyssée qui finit par le condamner à la vision de l'Enfer et à la souffrance éternelle sans même le soulagement de la mort.

L'expérience de Salmieri, se révèle être celle d'un précurseur car elle est suivie, à partir des années 1990, par d'autres manifestations d'une mémoire collective reléguée jusque-là à l'oralité³⁵.

³⁵ Ces efforts ont mené par exemple à la création du site bilingue *Italiani di Tunisia*, à la fondation de l'association *Amici della Tunisia*, au tournage du documentaire *Retour à Tunis* que Marcello Bivona fait en se basant entièrement sur les souvenirs de sa mère. En littérature voir par exemple Marinette Pendola: *La Riva lontana* (2000), publié aux éditions Sellerio de Palerme.

2 Le roman *Chronique des morts*

Paru après ses deux premiers romans, *le Soldat* et *Elpénor la nuit*, *Chronique des morts* trace un portrait assez exhaustif, et surtout unique sur la scène littéraire, de la communauté italienne de Tunisie, de sa culture, de ses mythes anciens et de ses attitudes psychologiques dans la vie quotidienne³⁶. Dans ce roman qui est la clé de lecture et la synthèse de toute son œuvre de fiction, notre écrivain veut exprimer l'imaginaire de la communauté italienne dont il est issu et qu'il fait revivre en littérature, à l'aide de ses propres observations. Dans ce texte il se livre aux sentiments profonds qui le lient à la Tunisie, il y révèle le regard qu'il porte sur la communauté et l'image que celle-ci a d'elle-même. Il ne s'érige pas en juge mais éventuellement en « avocat » dans un procès imaginaire et posthume qui, pour lui qui le vit de l'intérieur, est bien réel. D'ailleurs dans *Elpénor, la nuit* l'écrivain avait clarifié la mission qu'il se donne en tant qu'écrivain :

« Pèlerin du noir royaume des morts [...] Il me revient seulement de sillonner sur mon vaisseau idéal les eaux sans souvenirs depuis tant d'années sur eux refermées, non point pour excuser ou justifier, mais uniquement pour raconter: et sous l'exergue de mes prédécesseurs, ici commence mon voyage aux enfers » (Salmieri : 1973 : 37).

Salmieri confie à son écriture la mission de fouiller dans la mémoire des siens et de dénoncer leur abandon. Il consacre ainsi ce travail herculéen de reconstruction du passé, i.e. *Chronique des morts*, à la « sainte mémoire » (1974 : 119) de la diaspora italienne en Tunisie dont il se veut, par les belles-lettres, le « découvreur à ces pauvres terres vierges » (1974 : 106) ou encore un *condottiere*. Ainsi Salmieri affirme que le but de son écriture

³⁶ Le roman n'existe toujours pas en version italienne, à l'en croire la direction de Rizzoli/Flammarion car « il est difficile de proposer au marché un livre étranger qui ne soit pas une nouveauté ».

consiste à satisfaire des souvenirs orphelins, à « distinguer les sentiments les uns des autres, les démêler à l'intérieur » (1974 : 105). A travers une écriture qui évoque la « poésie du passé » (1974 : 105), Salmieri veut aider à comprendre les « pensées secrètes » de ses morts (1974 : 150). Son roman est donc le testament d'une mémoire non apaisée qui « tourbillonne au-dedans ... [qui] remue fort » (1974 : 105) car c'est à lui, le magicien des mots de régler ce contentieux avec l'histoire. D'autre part, aux siens, qui sont devenus des fantômes incompris et errants dans les pages d'une histoire jamais écrite, Salmieri veut offrir un monument littéraire qui les tire de leurs tombeaux délaissés et qui en réhabilite la mémoire. Dans *le livre de la légende*, première des trois parties du roman, il décrit un lieu mythologique aux contours fanés, allant du 17^e siècle jusqu'à 1933. Il intervient avec son propre témoignage dans *le livre du témoignage* et *le livre des iniquités* car ils représentent une époque qu'il a vécue à la première personne. Le roman se propose de contribuer à éclaircir l'histoire, même si romancée, de la colonie de l'apogée de sa belle époque aux catastrophes de la guerre et de l'exil.

Mais le rapport avec ce passé si douloureux est ambivalent : « moi je m'enchevêtre dans les mots et dans la haine, dans l'amour, la sympathie s'emperlificote dans l'antipathie » (1974 : 105). Récit à mi-chemin entre autobiographie et roman historique, il est le complément d'une recherche scientifique que Salmieri poursuit en dehors de la fiction, avec des essais portant sur l'histoire et sur la culture de la communauté italienne en Tunisie, que d'ailleurs nous citons maintes fois dans cette analyse³⁷. Documents historiques à l'appui, Salmieri ne veut pas négliger la vérité objective, tout en voulant mettre en relief la perspective « italienne » des siens : « je ne raconte que ce que je peux prouver, j'ai le respect de la chronique » (1974 : 112). Salmieri se voit ainsi dans l'obligation de

³⁷ Pour une liste complète voir bibliographie.

défendre de l'amnésie collective un passé dont il est séparé brutalement mais qu'il ne peut pas effacer.

Les mots qu'il immortalise par l'écriture sont un antidote contre la mort et l'oubli et le roman s'inscrit dans un précis but apotropaïque que l'auteur souligne dès le début de son roman : « la seule chose à vouloir était de ne pas mourir, comme eux l'ont fait, mes ancêtres, mes anciens, mes morts irrémédiables » (1974 : 10). En s'adressant aux Messieurs les lecteurs, il nous confie donc : « vous ne saurez jamais ce que signifie ne plus crier parce que l'on n'a plus de voix, ne plus pleurer parce que taries les larmes, ne plus rien ressentir parce que le corps fibre à fibre s'est dissous et parce que vous n'êtes qu'un survivant qui attend dans son grenier-laboratoire le jour de l'événement » (1974 : 211).

Salmieri se considère ainsi « le seul épargné par punition ou pour l'exemple » (1974 : 211) dans cette mésaventure coloniale dans laquelle les siens ont naufragé. Il rend hommage à la mémoire de ses morts « douillets [qui] dorment dans des concessions payées jusqu'au dernier centime » (1974 : 212), dans la terre par eux choisie pour la vie comme pour la mort. Il dénonce en même temps « cette lente pétrification, cette longue fossilisation qui m'a rendu moi-même momie quoique doué de tous mes sens [...] avec juste la conscience de toute l'iniquité des miens » (1974 : 212).

Spectateur des péripéties italiennes dans un pays qui sera arraché aux siens par des événements imprévus - ou mieux, comme il prouve dans son roman : *qu'ils n'ont pas été capables de prévoir* - l'écrivain se donne la toute particulière mission de réconcilier les siens avec l'Histoire. Salmieri va bien au-delà du roman de piété filiale car l'écriture est l'instrument dont il se sert pour lancer un message plus universel, donc en dehors des liens simplement familiaux, qui lui est confié par sa tribu déchue.

« Ulysse » évocateur de la mémoire

Dans sa création romanesque Salmieri présente un rescapé de la mort, généralement le narrateur, poussé par compassion à la réhabilitation de ses compagnons ou de ses proches tombés en disgrâce, poursuivis, morts et/ou oubliés et privés d'honneur, donc, métaphoriquement, de « sépulture ». Voulant tout d'abord secouer ses personnages de l'oubli, Salmieri met en scène dans ses romans des histoires qui sont toujours reconductibles à *Thanatos*. Dans son engagement de romancier qui se rebelle à l'histoire, qu'il réfute et qu'il défie car il la considère injuste, l'auteur peut être comparé au combat d'Antigone qui se révolte contre la loi des hommes (pour finalement être condamnée à être enterrée vivante) en voulant à tout prix donner une sépulture aux dépouilles du frère vaincu et donc puni. Parmi les autres mythes anciens il y a Orphée, qui néanmoins ne réussit pas dans sa mission, l'Alceste d'Euripide qui sera arrachée à Hadès par Héraclès et ramenée à la vie, ou encore Prométhée, condamné à la souffrance éternelle pour avoir osé transmettre à l'homme un savoir précieux mais interdit par les dieux.

Mais le mythe d'Elpénor, et surtout la dialectique entre lui et Ulysse dans l'Odyssée homérique, s'adapte particulièrement bien à une analyse littéraire de l'épopée italienne en Tunisie. Salmieri ne manque pas d'évoquer ce mythe dans les différentes esquisses de la colonie qu'il glisse dans ses romans. En particulier dans *Elpénor, la nuit*, qui représente l'antécédent de *Chronique des morts*, Elpénor est sans aucun doute la métaphore de la colonie italienne, un personnage qui symbolise avec sa naïveté les « illusions » qui plongeront la colonie dans la *nuit*, et la chute, à plusieurs moments de son histoire.

Salmieri s'érige donc, entre autres, en psychanalyste des vicissitudes, des pulsions et des délires de sa *tribu* ancestrale qui est

finalement *maudite*. La « prise de conscience » due au « regret des années écoulées » (1973 : 116) le mène en effet à analyser Elpénor, alias la *colonie*, dans sa « mentalité d'assiégé aux abois pour lequel l'univers, êtres et objets est hostile » (1973 : 118). Dans *Elpénor*, Salmieri fait allusion avec un regard critique aux péripéties presque secrètes de la colonie car elles relèvent quasi uniquement d'une mémoire familiale labile, qui n'est pas inscrite dans le patrimoine historique qui serait accessible à tous les hommes. Car cette histoire que Salmieri met en premier plan dans son œuvre est refoulée par les siens (donc de l'intérieur) et scotomisée par les autres (de l'extérieur, notamment par les historiens). En d'autres mots la tribu l'appelle en cause pour qu'elle soit défendue de l'amnésie comme des erreurs d'évaluation mais à sa façon, par le biais de mythes et de légendes. Avec le mythe d'Elpénor Salmieri veut suggérer au lecteur les associations d'idées afin qu'il puisse décrypter le langage de son analyse qu'il conduit lui-même avec ses propres instruments sémantiques.

Le parcours mythologique de ce héros hors du commun, et qui d'ailleurs ne vante absolument aucune des qualités propres à un héros, représente dans les écrits de Salmieri, le destin d'une sorte de Pélasges (car chassés de leur terre) et en même temps d'Argonautes (car à la recherche d'un trésor, notamment d'une terre d'accueil et/ou de conquête), vis-à-vis de laquelle le narrateur se pose en avocat et en conservateur de la mémoire. Il faut rappeler d'ailleurs qu'en psychanalyse le *syndrome d'Elpénor* évoque des situations humaines et mentales où l'individu se trouve presque en état d'inconscience ou d'hébétude et souffre d'une perception déformée de la réalité³⁸. Ce mythe tiré de la littérature

³⁸ Le *syndrome d'Elpénor* est un « ensemble de troubles mentaux, notamment perte de la mémoire, qui accompagnent parfois un réveil brusque après une intoxication alimentaire ou les excès de boissons alcoolysées » (Voir : *Le Grand Larousse Encyclopédique* en 10 volumes, tome quatrième: Paris, Librairie Larousse, 1961). Parmi les symptômes de cette maladie : « un état de semi-inconscience s'accompagnant de désorientation spatiale » (Voir : www.vulgaris-medical.com).

classique correspond donc parfaitement à l'histoire que Salmieri met en scène dans *Chronique des morts*.

Ulysse, qui bien entendu représente l'effort de notre écrivain dans son rôle d'évocat de la mémoire, nous décrit ainsi son compagnon Elpénor :

« Le plus jeune de nous, un certain Elpénor, le moins brave au combat, le moins sage au conseil, avait quitté les autres et, pour chercher le frais, alourdi par le vin, il s'en était allé dormir sur la terrasse du temple de Circé. Au lever de mes gens, le tumulte des voix et des pas le réveille: il se dresse d'un bond et perd tout son souvenir; au lieu d'aller tourner par le grand escalier, il va droit devant lui, tombe du toit, se rompt les vertèbres du col, et son âme descend aux maisons de l'Hadès » (Chant X : 203)³⁹.

Nous reconnaissons déjà des caractères qui nous ramènent à la communauté dépeinte par Salmieri dans *Chronique des morts*, à savoir : des gens peu courageux et peu sages, à l'écart des autres car séparés de la Mère Patrie, à la recherche du frais dans un pays de soleil et qui consomment beaucoup de vin car en plus ils en sont les producteurs. Le tumulte évoqué dans ce passage peut être reconduit à l'éclat de la guerre, la perte de mémoire de la communauté qui suit et/ou anticipe la chute (« il tombe du toit »), la rupture (« il se rompt les vertèbres ») et la mort (« son âme descend aux maisons de l'Hadès »).

Aux Enfers Ulysse fait la rencontre inattendue de quelqu'un dont l'existence et puis la disparition étaient passées presque inaperçues :

« La première qui vint fut l'ombre d'Elpénor. Il n'avait pas encore sa tombe sous la terre, au bord des grands chemins; son corps était toujours au manoir de Circé, où l'avions laissé sans pleurs, sans

³⁹ Homère, *Odyssée* (éd. de Philippe Brunet, traduction de Victor Bérard) : Folio Classique.

funérailles: nous avons eu là-bas besogne plus pressante. A sa vue, la pitié m'emplit de larmes » (Chant XI : 206-207)⁴⁰

Le rôle d'Ulysse correspond donc à la mission que notre écrivain se donne par rapport à ses morts. La pitié et la compassion à l'égard du destin malheureux d'Elpénor le poussent à l'action. Et c'est *Elpénor* lui-même, conscient de la négligence de la part de tous les autres, occupés dans des affaires plus urgentes, qui lui demande une sépulture :

« Une fois arrivé, je te supplie, mon roi, de ne pas m'oublier! Avant de repartir, ne m'abandonne pas sans pleurs, sans funérailles; la colère des dieux m'attacherait à toi...Il faudra me brûler avec toutes mes armes et dresser mon tombeau sur la grève écumante, pour dire mon malheur jusque dans l'avenir!...Oh! Rends-moi ces honneurs et plante sur ma tombe l'aviron dont, vivant, parmi vous, je ramais! » (Chant XI : 207)⁴¹

Nous croyons reconnaître encore une fois l'apparence de notre narrateur, qui est le « roi » ou encore le « dieu » de sa colonie, et qui est appelé en cause justement pour la transmission de la mémoire du « malheur jusque dans l'avenir ». Il le déclare d'ailleurs tout au début de *Chronique des morts* : « Penser aux ombres à poser, aux clairs-obscur à estomper 'avec la sûreté de main que donne l'âge', juste avant de sucrer les fraises, sans doute; pas de lumière, pas trop, elle blesse les yeux des vieillards et de ceux qui écrivent l'histoire de leurs morts » (1974 : 9). D'ailleurs cet aviron qu'Elpénor veut sur sa tombe est le symbole même des pérégrinations qui caractérisent toute tribu à la recherche de sa terre promise. Salmieri se pose en trait d'union avec le monde des « ancêtres », ou encore entre le monde intérieur ou inexprimé et la réalité historique. Tout comme Ulysse a le privilège en tant que vivant de visiter le monde des morts, pour Salmieri l'évocation de la mémoire est un voyage dans le passé qui passe

⁴⁰ Homère, *Odyssée* (éd. de Philippe Brunet, traduction de Victor Bérard) : Folio Classique.

⁴¹ *Ibidem*.

donc par la descente aux Enfers. La chute « finale » d'Elpénor condamne l'Ulysse témoin de la tragédie, à la souffrance du deuil, à la culpabilité pour la mort des siens, à la conscience douloureuse du passé qui vit toujours à l'intérieur de lui et ne peut pas être effacé ni partagé avec d'autres, aux efforts pour que la justice et la mémoire priment sur l'indifférence et le mépris propres aux perdants.

**ACTEURS ET THÉÂTRE
D'UNE ÉPOPÉE: LES
ITALIENS ET LA TUNISIE**

« Attroupement. L'aveugle garde toujours solidement la main de mon père et continue à ameuter le peuple. Mon père se défend désespérément, il est en sueur ; on finit par le laisser partir, à regret, et soupçonné par tout le monde. C'est tout à fait ça ; c'est exactement cela qui m'arrive ; je partirai comme un voleur »

Albert Memmi, *Le Scorpion*

Quelles sont les images de la colonie italienne vue de l'extérieur et de l'intérieur ? Dans ce dernier chapitre nous allons voir le *portrait* que Salmieri trace de la colonie italienne et le décor où se déroule son histoire, la Tunisie.

Dans la première partie nous allons passer brièvement en revue les multiples images de la colonie italienne, qui figurent dans les textes d'auteurs contemporains tunisiens, français ou italiens, comme par exemple Albert Memmi. Nous nous concentrons ensuite sur les représentations de la « tribu » dans *Chronique des morts*. Néanmoins, à proprement parler, les personnages du roman de Salmieri sont tirés de l'entourage familial du narrateur. Acteurs d'une comédie humaine, faisant partie de la même communauté, ce sont des personnages réels mais dans une version romancée. Ils peuvent être assimilés à la colonie car ils vivent dans le même environnement restreint et partageant finalement le même destin.

La deuxième partie est consacrée au « théâtre » des péripéties de la colonie, une terre qui dans le roman est le reflet de la colonie qu'elle abrite et paraît donc comme étant suspendue entre mythe et réalité. Nous allons voir les différents rôles que joue ce pays dans l'imaginaire de la colonie, à chaque moment de son histoire, suivant le regard de Salmieri. De refuge au début de l'épopée, la Tunisie devient le lieu du « martyr » qu'il faudrait effacer de la mémoire.

Mais....

1 Les multiples visages de la communauté

La colonie d'expatriés italiens en Tunisie se caractérise par l'hétérogénéité de ses ressortissants, des ambivalences dans leurs rapports avec la Mère Patrie et le colonisateur. Vrais acteurs de la colonisation du pays ou bien simplement des réfugiés économiques, apatrides, bénéficiaires passifs de l'hospitalité de la part des Tunisiens en même temps que de l'aubaine du colonialisme ? Persécutés par le colonisateur français, nationalistes voire fascistes, héros malheureux ou jouets de l'impérialisme italien ? Quelle est la vérité objective que nous pourrions retenir ? Différents portraits peuvent être proposés et tout dépend, entre autres, du regard de l'observateur sur ce sujet si controversé.

Albert Memmi, spécialiste tunisien des dialectiques entre colonisateur et colonisé, dans son célèbre *Portrait du colonisé*⁴² assimile les Italiens de Tunisie aux « mystifiés » du colonialisme. A ce propos il écrit :

« La pauvreté des Italiens est telle qu'il peut sembler risible de parler à leur sujet de privilèges. Pourtant, s'ils sont souvent misérables, les petites miettes qu'on leur accorde sans y penser contribuent à les différencier, à les séparer sérieusement des colonisés. Plus ou moins avantagés par rapport aux masses colonisées, ils ont tendance à établir avec elles de relations du style colonisateur-colonisé (...) On comprendra que, pour déshérités qu'ils soient dans l'absolu, ils auront vis-à-vis du colonisé plusieurs conduites communes avec le colonisateur» (Memmi, 1985 : 42, 43).

⁴² Albert Memmi : *Portrait du colonisé* précédé de *Portrait du colonisateur* (Gallimard, Paris, 1985).

Mais ce cadre n'est pas complet, car Memmi omet de mentionner la présence d'une élite, juive pour la plupart, au sein de la colonie italienne. Vision « prismatique », encore une fois, d'une réalité tunisienne qui laisse la place à toutes les interprétations ? Certes les Juifs italiens ne sont qu'une minorité, très petite, car ils ne seraient que 1.333 sur 4.744 Italiens en 1871, et 1.867 sur 67.420 en 1900 !⁴³ Cette communauté reste tout de même influente, même dans l'entre-deux-guerres, et en position presque paritaire avec le colonisateur français. Dans d'autres occasions Memmi tend à mettre en scène des personnages italiens sous forme de clichés nous confirmant ainsi une certaine image qu'il a de ses « voisins » italiens. Dans la *Statue de sel*, par exemple, un certain Giacomo, italien ou maltais on l'ignore, est l'acteur de jeux sexuels interdits auprès des garçons du lycée Carnot : « [un] grand élève s'offrait pour caresser précisément et jusqu'à la jouissance tous ceux qui le désiraient » (1984 : 257). S'agirait-il là d'une forme d'antipathie ? « Si les Italiens de Tunisie ont toujours envié aux Français leurs privilèges juridiques et administratifs, ils sont tout de même en meilleure posture que les colonisés. Ils sont protégés par des lois internationales et un consulat fort présent, sous le constant regard d'une métropole attentive » (1984 :42, 43).

L'explication réside vraisemblablement dans les haines intercommunautaires qui voient s'opposer les Juifs tunisiens habitant le ghetto de *La Hara* à Tunis, dont Memmi est issu, et les Juifs toscans (ainsi- que d'autres Italiens aisés) qui montrent toujours un certain mépris à l'égard des autres⁴⁴. « Dans cette diversité, où n'importe qui se sent chez-soi et personne à l'aise, chacun enfermé dans son quartier, a peur de son voisin, le méprise ou le hait. La peur et le mépris nous les avons connus

⁴³ Source : « Notes sur les Livournais et la colonie italienne de Tunisie au XIX et XX siècles » dans l'intervention de Salmieri au *Colloque de la société d'histoire des juifs de Tunis* (Université La Sorbonne, Paris, 2003).

⁴⁴ Voir par exemple la description caricaturale du ghetto par Vito Magliocco: *La Nostra Colonia di Tunisi* (La Prora, Milano, 1933, p. 76).

dès l'éveil de notre conscience, dans cette ville malodorante, sale et débraillée. Et pour nous défendre, pour nous venger, nous méprisons, nous ricanons...entre nous ; espérant être craints autant que nous craignons (Memmi : 1985, 111).

Adrien Salmieri réaffirme une sorte de fracture au sein de la colonie italienne, à un niveau social et culturel, entre une minorité d'enseignants, de notables, d'artisans et de commerçants gravitant autour du consulat d'Italie et de l'association culturelle Dante - qui se revendique italienne de souche à part entière - et une masse populaire indifférente, souvent aux identités fragiles, déracinée et sans repères, candidate potentielle à la naturalisation française, car elle trouve au sein de la nation du protecteur les moyens pour satisfaire les besoins quotidiens qui lui sont niés⁴⁵. Mais contrairement à la masse d'ouvriers non qualifiés et de travailleurs prolétaires tous secteurs confondus, les Juifs d'origine italienne, qui bénéficient d'une situation économique beaucoup plus aisée, sont à la tête des réseaux associatif, scolaire, hospitalier et bancaire italiens créés en Tunisie dès la fin du 19^e siècle. Maîtrisant l'italien littéraire, ils aiment affecter leur différence par rapport à leurs compatriotes⁴⁶, pour la plupart analphabètes (estimés à 40% des ressortissants de la Colonie au lendemain de la première guerre mondiale)⁴⁷. Cette minorité italienne de bourgeois, dominée donc par le « clan des Livournais », arrive à mener, auprès de ses compatriotes plus démunis, une campagne civilisatrice parallèle à celle du colonisateur français⁴⁸. Adrien Salmieri écrit que « les Livournais, patriotes nationalistes, uniques et vrais gestionnaires de la colonie, vont tirer vers

⁴⁵ Intervention de Salmieri : « Sur l'italianité de la collectivité italienne de Tunisie (1881-1960) », au *Colloque du Laboratoire Universitaire de Recherches sur la Péninsule Italienne (LURPI)*, Rennes, 19 mai 2001.

⁴⁶ Voir Giovanni Wian : *La Tunisia e gli Italiani* (Trapani, Ed. Radio, 1937).

⁴⁷ Voir « Sur la production culturelle des Italiens de Tunisie (1881-1943) », intervention de Salmieri dans *La Traduction-migration*, sous la direction de Jean Charles Vegliante (L'Harmattan, Paris, 2001).

⁴⁸ Salmieri, *ibidem*.

l'italianisation les grandes masses d'immigrés siciliens parfaitement étrangers sinon hostiles à ce qui est italien et qui en terre d'Afrique se sont *naturalisés* italiens »⁴⁹.

Pour revenir à Memmi, le philosophe a bien raison de souligner que la condition des Italiens est en quelque sorte à mi-chemin entre « colonisateur » et « colonisé ». Il clarifie ce concept dans le passage suivant : « loin d'être refusés par le colonisateur, ce sont eux qui hésitent entre l'assimilation et la fidélité à leur patrie [...] Ne bénéficiant de la colonisation que par emprunt, par leur cousinage avec le colonisateur, les Italiens sont bien moins éloignés des colonisés que ne le sont les Français » (Memmi, 1985 : 42, 43). Cette position intermédiaire, ou encore cette ambivalence, leur est d'ailleurs fort inconfortable. Les Italiens vivent un sentiment de précarité, assis dans cette « poudrière » que représente la Tunisie, surtout face à des conjonctures politiques qui ne sont absolument pas sous leur contrôle. Ainsi, par exemple, suite à l'invasion italienne de la Libye en 1911 les Italiens vivant dans la médina de Tunis subissent des massacres pendant les jours d'émeutes anti-italiennes⁵⁰. Dans *Le Pharaon* de Memmi, roman situé dans la période de troubles pour l'indépendance de la Tunisie au début des années 50, des personnages implorent leurs bourreaux avant que ceux-ci ne les égorgent : « nous sommes Italiens nous vous n'avons rien fait ! » (1981 : 178). Dans le dilemme entre la fidélité à la nation italienne, qui apparaît souvent comme trop éloigné, et l'assimilation française, imposée par le colonialisme, l'Italo-tunisien se retrouve partagé entre le courant nationaliste des siens qui le pousse à un patriotisme intransigeant, voire à la gallophobie, et le protecteur français qui veut imposer son influence dans le pays, tout en essayant d'accroître

⁴⁹« Notes sur les Livournais et la colonie italienne de Tunisie au XIX et XX siècles », intervention de Salmieri au *Colloque de la société d'histoire des juifs de Tunis*, (Université La Sorbonne, Paris, 2003).

⁵⁰ Voir Vito Magliocco, *La Nostra colonia di Tunisi*, p. 95.

sa présence démographique par une politique d'encouragement à la naturalisation qui cible tous les Européens.

Si la colonie italienne de Tunisie se caractérise par l'hybridité des apports identitaires, elle subit plus particulièrement une contamination, ou encore une « séduction », de la part de la culture française qui est perçue comme étant en compétition avec la sienne. En règle générale, les ressortissants issus de la communauté, déclare-t-il le réalisateur italo-tunisien Bivona⁵¹, ont souvent recours à un langage qui est « la somme de toutes les langues ». Expression linguistique hétéroclite, le sabir « siculo-tunisien », qui est la langue maternelle pour une bonne partie de la communauté, consiste en un jargon commun parlé dans les lieux publics où « chacun parle à sa façon et tout le monde se comprend »⁵². Mais il est évident que de nombreux artistes et intellectuels italiens optent pour le français ; c'est le cas éloquent du poète Mario Scalesi qui écrit : « c'est elle [la langue française] qui donnera aux races peuplant ce pays leur unité intellectuelle, car c'est en elle seule que leurs mentalités diverses pourront fusionner ».⁵³ Salmieri nous explique comment son message italien de langue française est plus « universel » car [il] « aura plus de chances d'être entendu que s'il écrivait en italien ou en calabrais, et c'est cela qui constitue une mutilation bien que potentielle [...] le choix du français, pour paradoxal que cela puisse sembler, se présente comme un moyen de sauvetage de la langue et de la culture d'origine » face à « une perte effrayante de l'identité linguistique mais encore de celle culturelle : de l'identité tout court »⁵⁴.

Dans les années 1930 Giovanni Wian, un nationaliste engagé dans la défense de l'identité italienne face à l'acculturation française, déplore

⁵¹ Voir le film *Ritorno a Tunisi* (production M.B. & C.O.E., Milan, 1998)

⁵² Vito Magliocco in *La Nostra Colonia di Tunisi*, p. 28.

⁵³ « Une littérature nord-africaine », in *La Tunisie illustrée* du 24 décembre 1918.

⁵⁴ Adrien Salmieri : « Venir d'ailleurs aujourd'hui et écrire ».

avec hargne l'excessive diffusion du français parmi les ressortissants italiens de Tunisie – une ancienne tentation que les Italiens auraient toujours eu depuis le Moyen-Âge (à l'époque de Sordello qui écrivait en provençal) fait-il remarquer – qui ignorent leur propre langue car ils fréquentent très souvent les écoles françaises : « la majorité de nos travailleurs de Tunisie ne connaît pas l'italien ou le parle mal » (Wian : 1937, 232). Il fait remarquer par ailleurs que les Italiens veulent se distinguer en parlant le français que finalement déforment par leur mauvaise prononciation. Et encore : « partout [...] ils ne parleront que le français, l'unique qu'ils connaissent correctement [...] par conséquent même si Italiens et de sentiments patriotiques ils seront un instrument de propagande auprès de leurs compatriotes du moins pour la langue française. Dans combien de cas cela est la première condition pour les naturalisations ! » (Wian : 1937, 232). Néanmoins il faut rappeler le travail de nombreux Italiens qui ont voulu écrire leur œuvre en italien sans avoir pour autant fréquenté aucune école. C'est le cas de l'écrivain italoophone Francesco Cucca, autodidacte d'origine sarde, auteur d'un roman et d'autres écrits très intéressants⁵⁵.

Dans un article consacré aux Italiens de Tunisie Laura Davì raconte : « un jour, un ami tunisien m'a dit que sa grand-mère, qui habitait Bizerte près du quartier italien, n'aurait jamais cru qu'une intellectuelle comme moi, pût être italienne [...] D'après elle tous les Italiens étaient des mécaniciens ou des pêcheurs »⁵⁶. Les Italiens de Tunisie correspondent à un imaginaire populaire qui les voit dans les aspects les plus caricaturaux et presque toujours dans une dimension « prolétaire ». L'influence de l'élite italienne sur la société tunisienne tout au long du 19^e siècle, que

⁵⁵ Son roman *Muni, Rosa del Suf*, a été récemment republié en Italie par l'éditeur Il Maestrale.

⁵⁶ « Entre colonisateurs et colonisés: les Italiens de Tunisie (XIX-XX siècle) » in *La Tunisie Mosaïque*.

nous avons eu occasion de rappeler au premier chapitre, n'est presque jamais prise en considération. Sous-estimation de la colonie italienne qui précède, et puis cohabite avec, la colonie française ? Où son élite est-elle trop minoritaire et donc peu représentative ? D'ailleurs le poète tunisien Majid El Houssi, qui vit en Italie depuis 1961, veut en quelque sorte démentir les « calomnies » dont auraient été victimes les Italiens en Tunisie. Dans le roman *Une Journée à Palerme*, qui est finalement un hymne à la culture sicilienne il écrit :

« [...] tout mon avenir pouvait être dévié ou axé d'une manière inattendue sur un pays si proche, voisin presque, l'Italie. Un pays que nous avons tous, à cause du colonialisme, confondu avec quelque chose d'autre, oublié ou tout simplement ignoré, comme on ignore la petite phrase unie qui traverse le gros brouhaha des maraîchers, le ronflement des voitures... Une si grande langue, une culture si vaste, une histoire que nous partageons depuis Rome... étaient ainsi mises entre parenthèses à cause du dominant français mais pas exclues du cœur du promeneur » (El Houssi : 2004, 61).

Un Portrait brossé par Salmieri

Comme nous l'avons souligné dès le début, *Chronique des morts* est essentiellement un portrait de la communauté italienne. De ce portrait, qui est plutôt un bilan et non pas un jugement sur l'histoire de la colonie, dont l'auteur se veut le porte-parole, émergent des individus aventureux et parfois violents, fiers et défendant leur sens de l'honneur, mais aussi peu courageux lorsqu'il s'agit de combattre, naïfs, enfantins, presque aveugles devant la réalité qu'ils ne savent pas évaluer. Par ailleurs ils se laissent charmer par le théâtre, la musique de Verdi, les recettes de cuisine, les pronostics du loto, enfin par la beauté et l'insouciance.

Si la Tunisie romanesque de Salmieri ressemble à un Eldorado, les Italiens qui partent à sa découverte jouent un rôle d'aventuriers comme dans le Far West. A partir de ce tableau orientaliste, Salmieri met en évidence le tempérament des Italiens de la colonie à l'heure d'une émigration qui correspond à l'expansion coloniale en Afrique du Nord :

« l'histoire de cette colonie italienne, la secrète, la seule vraie, est faite d'adultères, de possessions furieuses et forcées, de vengeances du sexe et de désirs inassouvis ; toute, la cachée, la véritable, s'est faite dans des chambres badigeonnées de blanc, hors des villes, derrière des haies de figuiers de Barbarie, les après-midi de viol, dans des fiacres aux rideaux baissés, devant le portail de la maison conjugale. Ils n'ont pas accompli un geste qui ne survît à s'assurer la possession momentanée d'un corps, ils n'ont pas écrit ou prononcé un mot qui ne visât à satisfaire le caprice du moment, tout pourvu que....., et ils sont morts d'amour, pendant des jours ou pendant des années, cela ne compte pas, la fièvre les emportait » (Salmieri : 1974, 43).

Le regard de l'auteur véhicule l'image de gens impatientes, emportés par la fièvre coloniale et par le désir de conquête, de « possession furieuse », de réussite, de rachat. Les acteurs de cette course au trésor – ou de fuite d'un monde de misère qui est le leur, - poursuivent des objectifs éphémères, momentanés, censés satisfaire des caprices puérils sans aucune vision de l'avenir. Mus par l'intrigue, ces Italiens gardent des coutumes sauvages dans les rapports sociaux et interpersonnels. Ils sont comparables à ces troupes d'*Arditi*, formées d'« ex-dinamiteros de retour de la guerre, beaucoup de chômeurs de différents types, des égarés, jeunes intellectuels idéalistes, la crème des canailles (...) bandits, pirates, aventuriers » (1973 : 12), « secs, affamés, des yeux de loup et le sexe dur, rien à perdre » (1973 : 62).

D'après le regard de Salmieri la colonie italienne de Tunisie est une synthèse du pays d'origine et d'ailleurs l'écrivain n'hésite pas à la comparer aux Italiens de la Mère Patrie, car ils ont le même caractère et font partie du même peuple. Voici un schéma qui représente leur philosophie de vie au 20^e siècle, plus exactement juste avant et après la montée du fascisme :

« 1) primum vivere / 2) vive la mort – une belle mort vaut mieux qu'une longue vie / 3) sont méprisables : les femmes les faibles les incapables les pacifiques / 4) les hommes sont, ensemble, vils et ineptes, ils ont besoin de chefs / 5) il n'y a pas de limites à la violence ni au plaisir si ce n'est celle qu'ils imposent d'eux-mêmes dans leur propre fonctionnement ; l'histoire ne se soumet qu'aux forts / c'est à dire ceux qui en toute chose ont dépassé les limites » (1973 : 116-117).

Si les Italiens de Tunisie semblent très engagés dans la défense de leur patrie ancestrale et de son influence en Tunisie, Salmieri nous dévoile un

autre aspect, peut-être plus caché et qu' en tout cas la colonie n'aime pas afficher.

« Je manquerais à la majesté de la Chronique si je laissais croire que mes anciens étaient des intransigeants...genre poignard entre les dents grenade amorcée au poing(...) leur naturelle 'strafottenza', le je-m'en-foutisme et surtout une profonde incapacité, qu'ils partageaient avec ceux de la Mère Patrie, à s'intéresser à d'autres affaires que les privées, vengeances, gain d'argent, adultère, naissaient démoralisés, en ce temps-là....faisait que le fascisme de la Colonie était implacable en paroles seulement ou dans des manifestations anodines ; d'ailleurs, ils n'avaient pas le choix, pour avoir tant trafiqué forniqué comploté avec les races de la moitié du monde ; et la circulation d'une sève dense et amollissante dans tout ce qui vivait ici ne les incitait pas à la dureté » (Salmieri : 1974, 153).

Les intérêts réels de la colonie, et finalement son *modus operandi*, ne correspondent donc pas toujours aux contenus des revendications italiennes, aussi théâtralisés soient-elles. En outre, dans la dernière partie de ce passage l'auteur révèle une autre obsession de la colonie, le concept d'une race et d'une culture italiennes « pures », exemptes de tout métissage. D'où aussi le refus catégorique, du moins théorique, de se confondre avec l'élément français à travers la naturalisation qui est considérée comme infamante.

La colonie tient à son honneur et est prête à se sacrifier pour la patrie. Le chat compagnon d'enfance de l'auteur est évoqué dans le roman comme un emblème du « martyr » de la tribu, car son destin n'en sera pas moins tragi-comique : « [Liou] racheta cette vie de bassesse par sa mort : en 43, il fut mangé par des Américains, auxquels il fut servi en tant que civet de lapin [...] jamais il n'avait quitté le coin du couloir, et s'il le fit

en juin 1943, ce fut avec l'intention du sacrifice – pour l'honneur de la Colonie. Qui en avait à revendre » (Salmieri : 1974 : 115). Ce chat, jumeau de quelques jours de l'auteur, et « destiné à l'immortalité » (1974 : 114) est d'autant plus symbolique car « [il] comprit qu'il fallait vivre enlaidi et hérissé, et que pour avoir la paix avec les fous il faut être fou : il choisit de devenir chat-à-sa-maman, ne pensa qu'à engraisser et à contempler la famille d'un regard vide, se ce n'est ce bleu inquiétant [...] et par amour de la paix, il se châtra, figurativement parlant, afin de ne pas donner le mauvais exemple » (1974 : 115).

Si la communauté dans sa grande majorité n'est pas attirée par la culture, elle aime néanmoins afficher son goût pour les belles choses, qui ne doit pas dédaigner le fait culturel. Dans le roman, la famille de l'auteur, tout comme les autres bourgeois de la colonie, mène une vie comparable aux Italiens de la métropole. Ils ne veulent pas être assimilés aux désespérés qui abordent, parfois clandestinement, les côtes du Cap Bon avec des embarcations de fortune et qu'ils regardent avec un certain dédain. Cosmopolites, ils apprécient la culture de haut niveau, les classiques français et italiens, ils fréquentent la bibliothèque du lycée italien ou la Maison Dante⁵⁷.

Dans son univers italo-tunisien la colonie, voulant vivre à l'heure de Rome - et pourquoi pas de Paris - ne cache pas son élitisme : « pas question de culture 'populaire', la seule admise par les miens était la leur, qui parlait de Dante, Leopardi et Carducci; L'Italie réelle, mes anciens, s'en foutaient éperdument » (264). D'ailleurs les œuvres de Giuseppe Verdi sont privilégiées « pour des raisons de prestige » (1974 : 141).

L'école royale italienne, qui constitue le moyen de diffusion de la culture italienne le plus important et efficace, forme les jeunes italiens au

⁵⁷ Voir « Sur la production culturelle des Italiens de Tunisie (1881-1943) » in *La Traduction-migration*, sous la direction de Jean Charles Vegliante (L'Harmattan, Paris, 2001).

respect, au patriotisme, et surtout à prendre parti en faveur de l'Italie dans la « guerre froide » qui l'oppose à la France :

« Nous allions au gymnase pour apprendre à devenir italiens. Après la lecture commentée, venait le componimento sur un thème glorieux comme de juste : exalter le primat civil et religieux des Italiens. La conclusion suggérée devait mettre en évidence que nous étions les vrais fils de Rome – les seuls. Pompée républicain si prisé par les Gaulois (=les Français) alors que César gallophobe, créateur de l'Empire, la légion ; il y avait là une très bonne comparaison à développer pour prouver la continuité historique de Rome » (1974 : 153-156).

D'autre part Salmieri ne manque pas de souligner les manipulations politiques dont sont victimes, par naïveté, les membres de la colonie : « les Italianissimes de la Colonie Italianissime de Tunis, les irréductibles, les définitivement aveuglés par les projecteurs de la Patrie » (1974 : 47). Dans le but d'éduquer les jeunes ressortissants de la colonie aux sentiments les plus patriotiques on leur inculque que « l'italianité de Tunis, Nice, de la Corse, de la Savoie ne saurait pas être mise en doute » (1974 : 152). Le lycée royal de Tunis leur sert surtout pour apprendre à devenir Italiens à grands coups de chants, slogans impérialistes et hymnes guerriers, parfois au grand dam des programmes d'étude traditionnels.

A la veille de la seconde guerre mondiale se prépare la liquidation de la communauté italienne. Mais parmi ses membres personne ne voit la catastrophe arriver (une sorte d'aveuglement qui se manifesterait plus tard encore, à la veille de la décolonisation), au contraire, les Italiens croient que le moment est venu finalement de chasser les Français :

« C'était déjà 37, l'année où l'on peut croire que c'était arrivé, que nous, les Italiens, eux, mes morts..., étaient enfin devenus quelqu'un ; finie, la nation de prolétaires, même mes tantes l'affirmaient : quand à mon père, il en délirait. (...) Ils revenaient, avocats docteurs ingénieurs, titrés et les canines aiguisés, il est certain que lorsque la Tunisie sera devenue italienne il faudra des 'professionisti'...nous, inutile (immoral) de laisser prendre les places par des gens venus de la Mère Patrie, la Colonie nous l'avons défrichée à la sueur de notre front. (...) Mes morts chéris, aveugles, ignares... [...] En apparence tout continue comme auparavant ; mais déjà, la dispersion commençait, prélude aux catastrophes... » (162).

La colonie attend jusqu'au bout de l'histoire l'heure de sa gloire, tout comme ce gros possédant du Cap Bon qui arrive à « bâtir une villa 'comme au cinéma', destinée à recevoir le Duce lors de son imminent séjour en Tunisie à l'occasion de la prise de possession » (1974 : 159).

La déclaration de guerre de l'Italie à la France en 1940, que les Italiens de Tunisie voient comme enfin la revanche italienne sur l'humiliation française de 1881, représente au contraire la rupture définitive du précaire équilibre italo-français. Car, si les relations franco-italiennes sont tumultueuses, leurs synergies ont été jusque-là vitales dans le fonctionnement du protectorat.

« Le coup de tonnerre du 10 juin balaya cette débauche...la déclaration de guerre à la France, que tout le monde attendait, pourtant...sans plaisir..., au plus un sentiment de gêne, d'avoir à se retrouver ennemis déclarés de gens à qui nous liait le mépris et la haine...en temps de paix..., c'est-à-dire au fond, une amitié aversion complexe et réelle... depuis si longtemps que nous voguions rivés à la même galère africaine avec une si durable

continuité d'abus, d'injustices, au détriment des autres...les Tunisiens. Nous les chicanions à tout propos, ces pauvres cousins gaulois..., ce n'est pas qu'ils fussent de reste, à notre égard...mais de là à guerroyer...nous mettre en posture de vainqueurs et eux, de vaincus...embarrassants, les perdants qu'en faire, passée l'euphorie du triomphe »? (225)

Suite à la défaite italienne la colonie se replie sur elle-même, isolée de l'ancienne Mère Patrie et ostracisé par le Protecteur, montrée du doigt par le colonisé :

« Il en mourut je ne sais plus combien d'Italiens, de chagrin et du mépris dont ils étaient entourés, en lente distillation quotidienne, par leurs voisins Français et Arabes et Turcs ou de quelque autre ethnie babéliquement rassemblée pour l'exécution de la vengeance... mesquine comme de juste (...) Joseph racontait les exactions dont il avait eu connaissance par ses informateurs, ses derniers fidèles ; Gina pleurnichait et Orsolina se signait (...) Ce n'était rien cela, il restait encore à souffrir l'écrasement du 8 septembre, quand toute la ville en fête bavait d'enthousiasme et de joie à nous humilier, quand tout Tunis a fêté l'armistice de l'Italie, la capitulation (...) A compter de cette nuit, la Colonie, son agonie terminée, a contemplé son propre cadavre, très indifférente, sauf aux complications que le nouvel état comportait, les privations alimentaires, les comptes en banque bloqués, leurs commerces sous séquestre; la solitude : chez nous plus personne ne venait marteler le heurtoir à la petite main de bronze qui serrait une pomme' (...) Sans résister, ils subirent le décret d'expulsion. 'Et ceux que la guerre épargna ou oublia de tuer moururent de chagrin ou de honte, maintenant qu'avoir été italien était honteux, ou surtout de maladie...mon père...ma

mère, et tous les autres, avec une incroyable constance dans le dégoût de vivre » (206)

L'histoire s'interrompt peu après l'épisode du départ forcé du père de l'écrivain vers l'Italie que nous allons voir dans la dernière partie de ce chapitre.

2 Représentations de la Tunisie « italienne »

Dans cette dernière partie du chapitre nous considérons les images de la Tunisie « italianisée » dans le roman. La première partie de *Chronique des morts* correspond à la « découverte » du pays par les premiers migrants italiens en époque précoloniale ; dans ce décor s'inscrit aussi la jeunesse idyllique de l'auteur. Ensuite nous allons aborder les représentations du pays au moment de la « dégringolade » de la colonie, qui sera suivie par la séparation de la colonie du pays natal et donc sa « rupture » avec le passé.

Dans l'imaginaire de Salmieri, la France est le pays où lui, « l'italien maison » qui revient d'autres rivages (1974 : 146). Elle constitue une terre d'exil, car il abandonne le pays natal contraint par des événements non contrôlables, et où il n'a pas de liens particuliers : « mes amis sont morts [...] mes amis français n'ont connu rien de cela [...] de braves amis français que je suis dans l'obligation d'avoir, vue la situation » (1974 : 146).

Quant à l'Italie, la terre ancestrale privilégiée par les siens, elle reste finalement idéale car il ne la retrouve pas complètement dans la vie réelle d'homme et d'écrivain. L'absence de son œuvre dans les librairies et les bibliothèques italiennes sont la preuve d'une rupture bien profonde avec la patrie première, même si dans son écriture Salmieri puise toujours à la culture italienne, à son imaginaire comme à ses fantômes⁵⁸.

Parmi tout ces pays la Tunisie occupe donc le centre de la scène dans sa création littéraire, elle est en quelques sorte la synthèse, mais aussi l'origine, des autres. N'est-ce pas la Tunisie le lieu de rencontre (et d'affrontements) de l'Italie et de la France ? L'histoire mise en scène dans *Chronique des morts* se déroule entièrement en Tunisie et c'est là où

⁵⁸ En quelque sorte Salmieri englobe dans une écriture francophone originale sa profonde identité italienne et n'hésite pas à adapter le français à ses exigences d'expression et à son propre contexte culturel et linguistique.

finalement elle s'interrompt. Confronté à ses réminiscences l'auteur bloque sa « caméra intérieure » en 1945, sur cette image : « la matinée, blafarde, sentait la plaie, le fumier mouillé, la terre remuée et l'abandon » (Salmieri : 1974, 358).

Mais la Tunisie que l'auteur représente est « italienne ». Comme l'a fait remarquer Claude Roy⁵⁹, les Italiens monopolisent la scène alors que les Arabes, tout comme les Français, apparaissent comme des intrus ou presque. Lorsque à la fin du 19^e siècle l'on construit à Tunis de nouveaux quartiers coloniaux, les Arabes regardent « éberlués ces chrétiens hier encore leurs esclaves bâtir une ville à laquelle ils n'avaient pas accès » (1974 : 21). D'ailleurs le pays dépeint par Salmieri est en parfaite symbiose avec la communauté italienne qui fait preuve ainsi d'un rapport sentimental exceptionnel à l'égard d'une terre d'accueil qu'ils réclament en exclusivité ; « pour les Arabes, [la Tunisie] n'avait été qu'une prostituée que l'on pouvait laisser en friche et juste piller, et pour les Français, une marie-souillon qui pouvait bien s'accommoder des blés et des avoines comme les terres défaites du Nord, mais en elle, mes anciens trouvèrent et mère et femme et fille, et elle leur rendit bien » (1974 : 116).

Le pays natal représente donc un univers polysémique et aux multiples visages qui oscille entre mythe et réalité. Décor d'une épopée italienne dont l'épilogue finit par être catastrophique - du moins pour ceux qui le vivent de l'intérieur car, ailleurs, qui connaîtrait cette histoire? - le pays représente le lieu mythifié de ses ancêtres.

⁵⁹ *Le Nouvel Observateur* du 6 janvier 1975.

A Terre d'élection

L'écrivain est lié à son pays natal par des sentiments d'amour « filial » qui se mélangent pourtant aux rancœurs dérivant des « injustices » subies lors des bouleversements de l'après-guerre et postcoloniaux, et qui emmènent les siens et lui-même à une rupture quasiment définitive, par la mort ou l'exil.

La Tunisie représente le berceau de l'écrivain car elle est le terroir où il grandit. Elle est associée donc à cette « enfance inconsciente et heureuse [passée] dans les gâteries, les douceurs » (1974 :119), un havre serein et de bonheur où des marchands ambulants distribuent granitas et beignets à l'huile chauds et dégoulinants (1974 : 133, 136). Le début du « témoignage » de Salmieri, sur les péripéties des Italiens en Tunisie, remonte à l'année 1933 lorsque, âgé de quatre ans, il atteint « l'âge de la raison, ou presque » (1974 : 113). A l'intérieur de son ancienne maison située sur l'avenue de Carthage, au coin d'un « couloir s'élargissant devant la porte d'entrée à la peinture passée et fraîchement maculée se tenait habituellement assis Liou, siamois râblé et destiné à l'immortalité, par le nombre de ses années de vie, qui fut grand, puisque, mon jumeau de quelques jours, il survécut à la destruction du Paradis, et par sa fin » (1974 : 113, 115).

Dans cette Tunisie italienne qui est le décor de son enfance, Salmieri est « le mâle de la famille, le continueur, le restaurateur futur de la gloire fort mitée pour le présent » (1974 : 119). Il est au cœur d'un univers grouillant de tantes bavardes « folles de moi, m'élevant à leur guise, avec la complicité de ma mère, à l'aveuglette... aveugles préparant un aveugle » (1974 :119). L'enfant écoute attentivement l'histoire qu'il traduit plus tard dans son œuvre romanesque : « j'ouvrais en grand les oreilles à ce récit [...] je me rapprochais de leur groupe pour en entendre davantage,

tout en continuant à jouer » (1974 : 125). Ainsi sa tante Marie raconte la légende familiale « avec beaucoup de petits personnages insignifiants à l'arrière-plan, un fouillis d'objets, des animaux [pour mettre] en relief le sujet principal, tout comme un tableau dans le genre des Flamands » (1974 : 124). Dans ce monde colonial où « l'injustice, la fraude, l'hypocrisie étaient mes anges gardiens » (1974 : 119), les tantes de Salmieri s'excitent lors d'inutiles bavardages à propos de recettes de cuisine, pronostics du loto, cérémonies magico-religieuses (1974 : 145), ainsi que d'autres commérages et frivolités qui finissent par éclater dans des « invocations au coup de sang que l'on lance à l'adversaire dans les disputes » (1974 : 132).

Pour les « pieds-noirs » italiens auxquels Salmieri donne la parole, la Tunisie est essentiellement une terre promise qui devient ensuite leur pays électif. A la base du phénomène il y a, entre autres, l'illusion que la Tunisie n'est que le prolongement « naturel » de la Péninsule. Par conséquent Tunis, depuis les temps de l'ancienne Carthage, « n'aspire qu'à revenir au sein de la nouvelle Italie » (1974 : 102). D'ailleurs ces Italiens expatriés – comme nous avons eu occasion de l'évoquer plus haut – souvent ne sont jamais sortis de leur village de l'Italie du Sud et vont développer en Tunisie justement une conscience nationale *italienne* au-delà d'un simple sens d'appartenance régionale. L'Eldorado que les Italiens sont venus conquérir leur est familier par sa proximité géographique et la ressemblance de coutumes avec l'Italie méridionale, d'autant plus que le mythe le plus propagé dans la colonie prédit une prochaine assimilation politique de la Tunisie par leur mère patrie. Par métonymie la Tunisie n'est qu'une enclave italienne car la colonie y opère avec ses propres institutions : le cinéma Nunez, le Cercle italien, le théâtre Rossini, l'hôpital Garibaldi, le journal *L'Unione*, la Casa Dante Alighieri, l'association Giovane Italia etc.. Ainsi la mère de Salmieri lit *l'Illustrazione Italiana* qui

lui est livrée directement par la librairie italienne (1974 : 140) ; ses parents, comme tous les bourgeois italiens de Tunis, sont des habitués du théâtre Municipal et du Rossini où ils vont assister à des spectacles d'opéra italien. Bijou d'un Far West africain, les migrants italiens essayent de façonner leur nouveau pays à leur guise, à leur image :

« à leur arrivée dans le pays on leur donna une terre qui était comme une mendicante en haillons, belle fille mais sale et mal aimée ; et ils s'acharnèrent à épouiller ses toisons trop brunes de tous les mauvais chiendents, à nettoyer ses chairs de silex et des blocs de calcaire, à la rendre nette comme une épousée dont la croupe était du côté de Kairouan et les seins dans le Cap Bon mais le ventre étincelant était le Mornagh ; et son corps brûlant, ils le firent frissonner aux milliers de vignes qu'ils lui plantèrent à plein chair, à force de sueur, à force de caresses, à force de l'aimer » (1974 : 116).

Le vin est le symbole du nouveau visage italien de la Tunisie, à l'apogée du connubium italo-tunisien. Il est d'ailleurs intimement lié au travail des Italiens face à des Français « producteurs de piquettes, pourvoyeurs de vins coupés » (1974 : 116).

« Les vins qu'elle [la Tunisie] versa, comme la sulamite, furent : du côté de Saïda, un muscat lourd comme l'huile et aussi blond mais qui laissait dans la bouche des amertumes et des douceurs et dans le corps des colères d'été et des attendrissements d'automne ; et du côté de Takelsa, un vin violet presque noir qui roulait des orages dans l'estomac et foudroyait les entrailles mais mettait dans les cuisses et le bas-ventre la rigueur des troncs des chênes-gris à la lisière desquels il s'était élaboré : et pour Grombalia, un blanc vapoureux languissant comme des

filles mélancoliques et accortes ; et au Mornagh, un rosé pétulant et déluré, semblable aux garçonnetts rabatteurs de chair fraîche ; ailleurs d'autres, qu'elle distribua sans compter.»

(1974 : 116-117)

Enfin, et sans aucun doute, la Tunisie c'est « chez nous » pour les Italiens : « [Donn'Annetta se prend] d'un coup, à chanter, en sourdine, au début, une chanson comme seulement *chez nous* on les sait, une lamentation ondulée où les paroles sont dites presque à bouche close tellement peu elle comptent » (1974 : 176).

B La Tunisie à l'heure des combats...

Ouverte sur la mer méditerranéenne, la ville de Tunis est un lieu de rencontres cosmopolites, parfois violentes, que Salmieri résume ainsi : « c'était Babel, la fin du monde, l'apocalypse quotidienne et plurilingue, traduction simultanée de toutes les imprécations, injures, invectives de la Méditerranée, de la terre entière, les gens du lieu, tous affairés à des démarches, des enquêtes, des filatures, des choses urgentes qui n'attendaient pas au lendemain, mais elles s'évaporaient vers les cinq ou six heures du soir, assassinées par la sieste » (1974 : 213). Le marché central est ainsi « un vase d'où débordaient des odeurs de marécage, remugles de sardiniers, éclaboussures de charniers » et où « l'on exerçait l'art du commerce jusqu'à ses extrêmes conséquences » (1974 : 215). Dans ce pays aux multiples facettes, les déchirures intérieures qui couvent dans l'âme éclatent parfois dans la rue, entre les avenues de Carthage et Jules Ferry, pendant que « s'écoulait mollement le flot des citoyens qui prenaient le frais » (1974 : 134). Les bagarres d'honneur dont Tunis devient le théâtre alors sont l'aboutissement d'« un trafic de regards, de demi-sourires, d'indifférence, d'intrigues nouées en silence (et de haines définitives scellées à jamais) [...] et dans la parodie il y avait toujours à craindre un frère jaloux ou un père pointilleux ou une sœur que l'envie desséchait ; et la perfidie qui était leur lien » (1974 : 134). Encore une fois il s'agit d'une spécialité des ressortissants de la colonie italienne car « les Arabes qui circulaient dans les avenues du centre étaient des bourgeois trop bien élevés pour se commettre [...] et s'ils n'étaient pas riches ils ne se risquaient pas devant le Tunisia Palace ou le Café de Paris sinon qu'en mendians » (1974 : 135) alors que les Français « n'avaient pas besoin de se battre, étant les meilleurs, les plus intelligents, les plus sobres et, de plus, les maîtres » (1974 : 136).

La Tunisie, où s'affrontent, entre autres, des activistes italiens anti-fascistes et fascistes, représente surtout le théâtre des compétitions franco-italiennes alors que la colonie italienne se retrouve en position intermédiaire entre les ambitions coloniales de l'Italie qui les appelle en cause et la France protectrice, garante de l'ordre et souvent admirée. D'ailleurs les Italiens, malgré une cohabitation plus ou moins équilibrée avec le colonisateur français, n'hésitent pas à s'attirer ses foudres en soutenant la cause italienne. Dans une diatribe franco-italienne où l'Arabe n'intervient pas directement, les Italiens font preuve de fidélité à une patrie souvent idéalisée et revendiquent la continuité nécessaire avec la gloire de l'ancien empire romain. Ils sont néanmoins liés à leurs voisins français par « le mépris et la haine, en temps de paix [...] une amitié aversion complexe et réelle [...] depuis si longtemps que nous voguions rivés à la même galère africaine avec une si durable continuité d'abus, d'injustices, au détriment des autres...les Tunisiens » (1974 : 225).

A la veille de la guerre, tout comme des décadents désœuvrés d'une belle époque, les Italiens de Tunisie sont toujours insouciant voire engourdis dans leurs occupations enfantines et, aveuglés, n'arrivent même pas à envisager une possible défaite ; entre le danger et eux « il y avait une Méditerranée d'hébétude [alors que] déjà, la dispersion commençait, prélude aux catastrophes » (1974 : 165). La déclaration de guerre de l'Italie à la France, n'est que « le coup de tonnerre qui balaye la débauche et qui fait d'Italiens et Français des ennemis déclarés » (1974 : 225). La défaite militaire italienne au cours de la seconde guerre mondiale mène la colonie à un point de non retour et au repli sur elle-même car isolée de la Mère Patrie qui ne peut plus la soutenir et la livrer pour ainsi dire à la vengeance de ses voisins français et tunisiens, dans une terre devenue maintenant hostile. Les Italiens ne tombent pas seulement au combat mais meurent de ses suites : « il en mourut je ne sais plus combien, de chagrin et du mépris

dont ils étaient entourés [...] par leurs voisins Français et Arabes et Turcs ou de quelque autre ethnie babéliquement rassemblée pour l'exécution de la vengeance » (1974 : 206). Alors que tout Tunis est en fête pour l'armistice du 8 septembre 1943 « la Colonie, son agonie terminée, a contemplé son propre cadavre, très indifférente, sauf aux complications que le nouvel état comportait, les privations alimentaires, les comptes en banque bloqués, leurs commerces sous séquestre; la solitude [...] sans résister, ils subirent le décret d'expulsion » (1974 : 206). La Tunisie, après avoir été le théâtre d'une guerre où les siens sont abattus, se prépare à devenir une terre d'abandons.

C ...et des départs

En Tunisie se situent les événements les plus marquants de la vie de la colonie ainsi que de notre auteur. Néanmoins, il n'en est pas moins un lieu de transition. La colonie est destinée à se séparer du pays natal, une fois compromise l'entente harmonieuse entre peuplades qui se sont retrouvées à cohabiter dans un même pays d'accueil. Les expulsions vers l'Italie imposées par le colonisateur français et la « décapitation » même de la colonie font de la Tunisie d'après-guerre un lieu d'expiation. Les Italiens maintenant sont « marqués au front du signe irrécusable, dévoués à la perte, à [se] refuser [eux-mêmes] pour être admis par les vainqueurs » (1974 : 331, 332). Ainsi Salmieri adolescent décrit le départ de son père contraint à l'exil vers l'Italie:

la Colonie en foule alla se masser derrière les grilles du port [...] j'ai eu tout le temps de m'imprimer dans la mémoire les caractéristiques de ce maudit bateau qui m'enlevait mon père, invisible, la dernière iniquité [...] Ceux autour de moi ont crié des adieux... c'en étaient, sans rémission et sans espoir [...] quelqu'un a levé le bras, doigt tendu vers un point cardinal indéfini..., il a dit : 'l'Italie, c'est par là'. [...] et nous nous sommes dispersés, par petits groupes silencieux et larmoyants ; si nous nous retournions, nous apercevions la *Maria Pia* qui se traînait, de plus en plus sombre et de plus en plus lointaine (348-351).

Le récit de *Chronique des morts* s'achève en l'année 1945 pendant que Salmieri subit déjà un exil intérieur en Tunisie, au Mornagh. Au lendemain de la décolonisation, le nouveau gouvernement va donner le coup de grâce à cette ancienne diaspora représentant une période coloniale que l'on veut absolument effacer. Car en Tunisie, comme

Memmi l'a bien remarqué, « une jeune nation naissait, s'affirmait et, pour un temps, allait expulser de sa vie tout ce qui n'était pas exactement elle-même » (Memmi 1976 : 136). Ainsi la Tunisie post-coloniale, dans un dernier affront, ne dédaigne même pas redonner son ancien nom à la « rue d'Italie », voie commerçante de Tunis, rebaptisée Rue du Général de Gaulle « lorsque les relations entre les deux pays se rétablirent, dans la compréhension mutuelle et pour le profit réciproque » (1974 : 214). Le quartier symbole de la communauté lui aussi disparaît : « après les grands reflux de 1956, les Tunisiens, efficaces et par force d'expérience peu sentimentaux, rasèrent au bulldozer les taudis et récupèrent les terrains [...]Le vent souffle toujours violent dans cette partie de la ville, à cause de la proximité du port, il balaya vite les dernières poussières de la Petite Sicile » (1974 : 22).

Aux yeux de Salmieri le pays est maintenant le paradis perdu et regretté mais aussi le lieu d'une grave injustice qui a contribué à la mort des siens. La Tunisie, jadis terre chérie et patrie élective, reste indifférente face au drame des protégés italiens relégués maintenant au rang d'« étrangers » tout court. Les « retours » vers l'Europe, notamment en France et en Italie, vont entraîner la presque disparition de la colonie de son sol natal. La Tunisie se trouve ainsi à l'autre bout d'une rupture profonde qui fait subir à l'écrivain un déracinement ultérieur et puis l'exil définitif sur la rive opposée de la Méditerranée. La séparation du pays est d'autant plus dramatique pour l'écrivain, non seulement car elle lui est imposée, mais aussi car elle implique la culpabilisation et condamnation des siens par l'Histoire.

Ainsi la Tunisie devient une sorte de terre intérieure dont l'écrivain est l'unique témoin face au silence ou à l'amnésie de ses semblables. Le romancier écrit depuis son nouvel exil : « Le regret que j'éprouve aujourd'hui (l'île, si quelque cataclysme ne l'a pas submergée, dissoute à

la manière des rêves, a été livrée au tourisme commercial) ne vient pas du souvenir d'improbables joies perdues : du manque de cette complicité que la surveillance établissait et des ambiguïtés qu'elle instaurait » (1978 : 62). D'une génération plus jeune que Salmieri mais issu de la même communauté, Marcello Bivona témoigne d'un retour au pays longtemps après l'abandon retracé par Salmieri :

« Je commençais à me rendre compte que la Tunisie dont j'avais entendu parler avait disparu et que les personnes rencontrées étaient juste de vieux fantômes oubliés de tous avec une immense envie de raconter leur plus grand drame : l'abandon. Des hommes qui n'avaient pas pu ou su quitter leur pays quand les autres avant de partir, pour se donner du courage, répétaient : 'on retourne dans la patrie'. Mais la patrie personne ne savait ce que c'était précisément (1998)⁶⁰.

La Tunisie contraint finalement les Italiens au départ et au reniement d'eux-mêmes car « ceux que la guerre épargna ou oublia de tuer moururent de chagrin ou de honte, maintenant qu'avoir été italien était honteux, ou surtout de maladie...mon père...ma mère, et tous les autres, avec une incroyable constance dans le dégoût de vivre » (1974 : 206). La Tunisie, après les abandons qui se sont succédé dès le lendemain de l'indépendance, n'est plus que la terre du deuil qui veille sur les morts de Salmieri, le « seul survivant » de sa tribu (1974 : 10). Terre ancestrale que d'autres vivants ne pourront pas connaître dans ses aspects d'antan, la Tunisie légendaire façonnée et animée par les siens appartient désormais à la mémoire d'un écrivain exilé regrettant sa solitude et qui aimerait « qu'il y ait des survivants » (1974 : 119). Pour Salmieri dorénavant ce n'est que la terre gardienne des morts de l'ancienne colonie :

⁶⁰ Film *Retour à Tunis*.

« Les Tunisiens en 1965 rasèrent le cimetière de Bab el-khadra et les monuments dressés pour témoigner dans les siècles à venir de la solidité des sentiments des héritiers ; plein d'égards, ils entassèrent les statues et les urnes et les flambeaux dans un grand pré jouxtant l'ancienne enceinte, en attendant que les descendants vinssent les reprendre, mais depuis des années déjà la Colonie avait disparu, et les nouvelles autorités municipales fondirent le bronze ou envoyèrent au dépotoir la pierre inutilisable ; elles dessinèrent sur l'emplacement du cimetière un vaste parc avec reverbères-champignons et banc en polyester » (1974 : 75-76).

Enfin, au moment d'achever sa chronique, Salmieri renforce l'image d'une Tunisie figée dans un univers du passé, un lieu sacré et intouchable qui n'est désormais que la terre des morts. Il semble se résigner à l'idée « qu'il faut bien un jour tirer un trait et vivre en règle avec ses morts et accepter que les lieux que nous avons hantés maison école monuments redeviennent poussière apaisée, les tourbillons ne la soulèvent plus, accepter que la forme explicite de ceux que nous avons aimés, haïs, se dissolve sous la douce attaque de l'oubli, et il reste au cœur l'irréparable clôture. » (1974 : 346)

Elle reste néanmoins la source d'inspiration de toute son œuvre romanesque car l'écrivain reproduit, sous différentes formes, son pays et les vicissitudes de la colonie qui deviennent ainsi son topos littéraire privilégié.

D Terre « fantôme »

Par ailleurs, dans ses autres romans, Salmieri semble bouder cette Tunisie qui le tourmente de l'intérieur par le « poids d'amertume de retours impossibles » (1974 : 9). Finalement maudite ou reléguée dans les coulisses, la Tunisie n'est plus qu'un endroit de peines à surmonter. Mais s'il « remplace » le décor tunisien par d'autres lieux de l'exil, qui en quelque sorte lui ressemblent, Salmieri est loin d'en finir avec le pays natal, malgré le silence infligé par la séparation ou justement pour s'y opposer ! Le pays natal, par un jeu de miroir, prend ainsi l'apparence d'autres lieux où se déroule pourtant la même histoire, toujours au centre de la narration, qui se caractérise par trois moments : l'errance, le refuge précaire, l'abandon. L'analyse de l'œuvre complète de Salmieri, qui demanderait le décryptage des multiples images de la Tunisie et ses décombres, n'est certainement pas l'objectif de cette étude ; néanmoins nous considérons utile de souligner qu'en dehors de *Chronique des morts* l'écrivain confond les traces du passé dans des images métaphoriques qui renvoient finalement à son propre vécu et au pays natal. Ainsi la Tunisie et la colonie italienne continuent de se reproduire dans d'autres histoires d'échec et d'abandon, tout comme l'Albanie, où se situe *Le Soldat*, les Balkans dans le cas d'*Elpénor la nuit* (que nous avons vu plus haut), ou encore la Tripolitaine dans le roman inédit *Le château de Tripoli*. Ces lieux simulacres renvoient à la Tunisie non seulement par leur affinité « géographique » et donc leur familiarité, mais surtout par leur position ambiguë vis-à-vis de l'Italie expansionniste de l'entre-deux-guerres et leur relation avec une culture italienne véhiculée par d'autres diasporas. Dans tous ces endroits symboliques, cibles des vellétés coloniales italiennes et finalement pays *sosies* de la Tunisie, Salmieri met en scène un malheureux héro italien, auquel souvent il s'identifie, s'opposant à un injuste

adversaire qui sera tour à tour grec, yougoslave, turc ou encore français. Dans *Chronique des morts* il avait d'ores et déjà assimilé sa terre nourricière à une île heureuse où il est dieu ou roi (1974 : 174) et où les siens ont des jardins et des propriétés qui vantent tous les arbres du Paradis terrestre (1974 : 175). Ainsi dans *Notes de voyage dans l'île* (1978), qui n'est qu'une croisière allégorique dans la mémoire, resurgissent à nouveau les réminiscences d'une Tunisie disparue qui n'est par ailleurs jamais nommée. Dans ce roman le narrateur, un reporter de journal, débarque sur une mystérieuse île qui par ces descriptions semblerait une déformation même du pays natal : « bleutée de végétation et aplatie par l'éloignement [...] occupait tout l'horizon » (1978 : 28), « naufrage d'une nuée vert-bleu, radeau de ciel flottant arrêté par le jeu de dérives contraires » (1978 : 59).

Pour conclure la Tunisie représente, dans le roman, le berceau de l'écrivain et correspond aussi à son enfance édulcorée, un âge d'or et d'innocence qui est en même temps le prélude du déracinement inattendu que subiront la colonie et le siens quelque temps après. Théâtre des tensions communautaires qui opposent Français et Italiens, la Tunisie est le champ de bataille qui les voit combattre sur fronts ennemis pendant la seconde guerre mondiale. Elle devient finalement la gardienne de ses morts.

CONCLUSION

Les Italiens de Tunisie auront été étrangers à leur pays natal malgré eux car ils soutiendront jusqu'au bout le rêve nationaliste que cette frontière d'Italie, la Tunisie irrédente tombée par accident sous tutelle française, devienne italienne un jour. Finalement il n'en sera rien car la défaite de la seconde guerre mondiale anéantit brusquement les velléités de colonisation italiennes et brise même l'équilibre franco-italien d'antan, en plongeant la communauté dans le mépris et l'humiliation propres aux perdants.

A l'origine des revendications des Italiens de Tunisie avaient été la frustration d'être les plus nombreux parmi tous les étrangers, et donc incontournables dans l'administration du protectorat, mais relégués à une position ambiguë de ni colonisateurs ni colonisés. La fièvre du régime fasciste, qui les convainc que Rome va reconquérir Carthage ainsi que toute la Méditerranée, les mobilise contre la France coloniale, y ajoutant de l'huile sur le feu.

Si les intérêts du colonisateur français n'ont pas toujours correspondu à ceux des Italiens résidents en Tunisie, la jeune Etat tunisien en quête de sa propre identité nationale, ne leur réserve aucune place et les contraint au départ. « Rapatriés » en France ou en Italie - patrie enfin retrouvée par des ressortissants qui entre-temps ont adopté la culture française - ils seront confinés aux oubliettes pendant plusieurs années jusqu'au tout récent « réveil » de la mémoire en littérature, histoire et cinéma⁶¹.

Dans cette étude nous avons essayé d'analyser l'histoire de cette colonie à travers la littérature, en nous concentrant en particulier sur le

⁶¹ Voir aussi les films *Italiani d'altra riva* de Mahmoud Ben Mahmoud et *Un été à la Goulette* de Farid Boughédir ou encore le tout dernier documentaire de Françoise Gallo, *Stessa Luna* (Mosaïque Films, 2006)

roman qui s'inspire de l'histoire des Italiens en Tunisie : *Chronique des morts* d'Adrien Salmieri. Cet auteur, tunisien de naissance, italien de cœur et de graphie française est, dans le panorama littéraire, le meilleur témoin d'une histoire et d'un monde légendaires. Après un premier chapitre introductif sur la présence et la culture italiennes en Tunisie au 19^e et 20^e siècle, nous avons abordé le parcours de Salmieri et les caractères de son œuvre. Dans le troisième chapitre nous avons analysé les portraits de la colonie vue de l'extérieur et puis de l'intérieur, notamment le tableau qui émerge du regard de Salmieri. Finalement nous avons analysé les représentations de la Tunisie aux traits « italiens » car ce pays est le théâtre de l'épopée du roman de Salmieri.

BIBLIOGRAPHIE

1 SUR LA TUNISIE COLONIALE

Alexandopoulos, Jacques & Cabanel, Patrick : *La Tunisie mosaïque, diasporas, cosmopolitisme, archéologie de l'identité* (Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2000).

Allali, Jean-Pierre : *Les Juifs de Tunisie, Images de mémoire* (Gil Wern Editions, Paris, 1996).

Amir-Bournaz, Maherzia : *C'était Tunis 1920* (Cérès Editions, Tunis, 1999)

Ben Abdallah, Chadly : *Tunis au passé simple* (Société tunisienne de diffusion, Tunis, 1977)

Bibliothèque municipale de Marseille : *Itinéraires de France en Tunisie*, (Marseille, Tunis, 1995).

Camau, Michel : *La Tunisie* (Editions «que sais-je?», Presses Universitaires de France, 1989)

Ganiage, Jean : *Les origines du Protectorat français en Tunisie 1861 – 1881* (PUF, Paris, 1959)

Gharbi, Mohamed Lazhar : *Impérialisme et réformisme au Maghreb: histoire d'un chemin de fer algéro-tunisien* (Cérès Editions, Tunis, 1994)

Giffard, Pierre : *Les Français à Tunis* (Victor Havard Editeur, Paris, 1881)

Kraiem, Mustafa : *Le fascisme et les Italiens de Tunisie, 1918-1939* (Tunis, CERES, 1987)

Kraiem, Mustafa : *Tunisie précoloniale* (Tunis, SID, 1973)

Largueche, Abdelhamid : *Pauvres, marginaux et minoritaires à Tunis au cours de l'époque précoloniale* (thèse d'état, Université de Tunis, 1997)

Liauzu, Claude, «La presse ouvrière européenne en Tunisie (1881-1939)»
in *Annuaire de l'Afrique du Nord* – 1970 (Paris, CNRS, 1971), pp.933-955.

Mahjoub, Ali : *Industrie et accumulation du capital en Tunisie de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la seconde guerre mondiale* (Publication du Centre d'Etudes, de Recherches et de Publications de la Faculté de Droit et des Sciences Politiques et Economiques, Tunis, 1983)

Martel, André : *Les confins Saharo-Tripolitains de la Tunisie, 1881-1911* (PUF, Paris, 1965,)

Memmi, Albert : *La Terre intérieure* (Gallimard, Paris, 1976)

Memmi, Albert : *Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur*
(Gallimard, Paris, 1966)

Mzali, Salah Mohammed : *La situation en Tunisie à la veille du Protectorat*
(Maison Tunisienne de l'édition, Tunis, 1969)

Poncet, Jean : *La colonisation et l'agriculture européennes en Tunisie*
(Imprimerie Nationale, Paris, 1962)

Sebag, Paul : *Tunis: Histoire d'une ville* (Paris, L'Harmattan, 1998)

Société Tunisienne de Diffusion : *Histoire de la Tunisie. Les temps modernes*
(Tunis, 1983)

2 SUR LA COLONIE ITALIENNE DE TUNISIE

Bessis, Juliette : *La Méditerranée fasciste. L'Italie mussolinienne et la Tunisie*
(Karthala, Paris, 1981)

Bono, Salvatore: *Siciliani nel Maghreb* (Liceo Ginnasio "Gian Giacomo Adria", Mazara del Vallo, 1989)

Bonura, Francesco, *La cittadinanza francese e gli stranieri in Tunisia: battute polemiche* (Cooperativa tipografica italiana, Tunisi, 1925)

Bonura, Francesco: *Gli italiani in Tunisia ed il problema della naturalizzazione* (Tiber, Roma, 1929)

Bonura, Francesco: *Italiani e Francesi in Tunisia* (Tipografia del Giornale l' "Unione", Tunisi, 1919)

Brondino, Michele: *La stampa italiana in Tunisia. Storia e società, 1838-1956* (Jaca Book, Milan, 1998).

Davì, Laura : « Entre colonisateurs et colonisés : les Italiens de Tunisie (XIXe - XXe siècle) » in Alexandopoulos Jacques & Cabanel Patrick : *La Tunisie mosaïque, diasporas, cosmopolitisme, archéologie de l'identité* (Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2000).

Del Piano, Lorenzo: *La penetrazione italiana in Tunisia, 1861-1881* (Padova, CEDAM, 1964)

Finzi, Silvia (sous la direction de): *Memorie italiane di Tunisia* (Finzi Editore, Tunis, 2000)

Francolini, Bruno: *Il lavoro italiano in Tunisia* (C. Ruffilli, Firenze, 1939)

Gallico, Augusto: *Tunisi, i Berberi e l'Italia nei secoli* (La Lucerna, Ancona, 1928)

Ganiage, Jean : *La population européenne de Tunis au milieu du XIX siècle. Etude démographique* (Paris, Presses Universitaire de France, 1960)

Ganiage, Jean : *Une entreprise italienne de Tunisie au milieu du XIXè siècle. Correspondance commerciale de la thonaire de Sidi Daoud* (PUF, Paris, 1960)

Gray, Ezio M. : *Noi e Tunisi* (Mondatori, Milan, 1939)

Loth, Gaston : *Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie* (Colin, Paris, 1905)

Luccio, Cesare : *Humbles figures de la cité blanche ou la Sicile à Tunis. Nouvelles* (Pellitier, Paris, 1934)

Magliocco, Vito : *La nostra colonia di Tunisi* (Edizioni La Prora, Milan, 1933)

Marchitto, Nicola: *L'Italia in Tunisia* (Ed. Latium, Roma, 1942)

Masi, Corrado: «Italia e Tunisia» in *Annali dell'Africa italiana* (n. 1, marzo 1939), pp.75-106.

Masi, Corrado: «Le prime libere migrazioni italiane nel Nord-Africa», in *Gente nostra del Mediterraneo occidentale* (Bologna, 1938).

Michel, Ersilio: *Esuli italiani in Tunisia, 1815-1861* (Istituto per gli Studi di Politica Internazionale, Milan, 1941)

Monchicourt, Charles : *Les Italiens de Tunisie et l'accord Laval-Mussolini de 1935* (Sirey, Paris, 1938)

Mozzati, Marco, «Il problema della collettività italiana di Tunisia dopo la seconda guerra mondiale», in *Il Politico* (1963, n. 4, Giuffré, Milano), pp. 939-950)

Occhipinti, Daniele: *In Tunisia* (Società Nazionale "Dante Alighieri", Roma, 1930)

Pasotti, Nullo: *Italiani e Italia in Tunisia prima del Protettorato francese* (Corriere di Tunisi, Tunis, 1964)

Pendola, Marinette: *La riva lontana* (Palermo, Sellerio editore, 2000)

Rainero, Romain: *La rivendicazione fascista sulla Tunisia* (Marzorati Editore, Milano, 1978)

Rainero, Romain: *Les Italiens dans la Tunisie contemporaine* (Publisud, Paris, 2002)

Saurin, Jules : *L'invasion sicilienne et le peuplement français de la Tunisie* (Augustin Challamel Editeur, Paris, 1900)

Sitruk, L. : *La condition des Italiens en Tunisie* (La Presse, Tunis, 1947)

Somai, Ahmed : *Tunisie et l'Italie : histoire d'un dialogue entre les deux rives de la Méditerranée* (Finzi Editore, Tunisi, 1996)

Soumille, Pierre : *Européens de Tunisie et questions religieuses (1892-1901). Étude d'une opinion publique* (CNRS, Paris, 1975)

Triulzi, Alessandro : «Italian speaking communities in early nineteenth century Tunis» in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* (1971, vol. 9), pp.153-184

Tumedei, Cesare: *La questione tunisina e l'Italia* (Zanichelli, Bologna, 1922)

Vetri, Luigi: *La piccola Sicilia Africana* (Antica Libreria Reber, Palermo, 1939)

Wian, Giovanni: *La Tunisia e gli italiani* ("Radio", Trapani, 1937)

3 L'OEUVRE DE SALMIERI

Romans :

Salmieri, Adrien : *Le Soldat* (Julliard, Paris, 1972)

Salmieri, Adrien *Elpénor, la nuit* (Julliard, Paris, 1973)

Salmieri, Adrien : *Chronique des morts* (Julliard, Paris, 1974)

(Nouvelle édition dans : *Tunisie rêve de partages* (Omnibus, Paris, 2005)

Salmieri, Adrien : *IL, nouvelles* (Julliard, Paris, 1975)

Salmieri, Adrien : *Notes de voyage dans l'île* (Julliard, Paris, 1978)

Salmieri, Adrien : *Violence d'un été* (Julliard, Paris, 1979)

Salmieri, Adrien : *Histoire de Ian van *** Gentilhomme de Flandre ou Le théâtre du péché* (De Corlevour, Paris, 2004)

Articles :

Salmieri, Adrien (1997) « Arturus Africanus » in *Europe, Revue littéraire française* (Phoenix : Gusht).

Salmieri, Adrien (2003) « Ecriture et pratique linguistique en situation d'interférence culturelle: le cas des écrivains italo-tunisiens », in *Actes du colloque 'Interférence culturelle et écriture littéraire'* (Carthage : Académie Tunisienne des Sciences, des Lettres, des Arts Beït al-Hikma)

Salmieri, Adrien (2001) *Terre perdue, langue retrouvée*, Tunis : Dante Alighieri.

Salmieri, Adrien (2001) « Sur l'italianité de la collectivité italienne de Tunisie (1881-1960) », in *Colloque du Laboratoire Universitaire de Recherches sur la Péninsule Italienne*, Rennes : LURPI.

Salmieri, Adrien (1993) « Venir d'ailleurs aujourd'hui et écrire », in *Littératures et cultures d'exil*, Lille : P.U.L..

Salmieri, Adrien (2001) « Sugnu Francisi, iyu ! – Sur quelques aspects de la collectivité italienne de Tunisie naturalisée française », in *De l'emprise aux confluences*, Colloque international Sud-Nord, Université Toulouse Le Mirail.

Salmieri, Adrien (2002) "Il quartiere della 'Piccola Sicilia' di Tunisi nella prima metà del '900'", in Silvia Finzi (ed.) *Architetture Italiane di Tunisia*, Tunisi: Finzi.

Salmieri, Adrien (2004) "Ars edificandi, un mini albo virtuale dei mestieri dell'edilizia italiana in Tunisia", in Finzi (ed.): *Lavoro e lavoratori italiani in Tunisia*, Tunis: Finzi.

Salmieri, Adrien (2004) "Lavoro e lavoratori italiani nella Tunisia precoloniale e coloniale" in Finzi (ed.): *Lavoro e lavoratori italiani in Tunisia*, Tunis: Finzi.

Salmieri, Adrien (2003) « Notes sur les Livournais et la colonie italienne de Tunisie au XIX et XX siècles », in *Colloque de la société d'histoire des juifs de Tunis*, Paris : Université La Sorbonne.

Salmieri, Adrien (2002) « Sur la production culturelle des Italiens de Tunisie (1881-1943) » in *La Traduction-migration*, sous la direction de Jean Charles Vegliante, Paris : L'Harmattan.

Salmieri, Adrien (2002) "La Quarta Italia", un racconto di Adrien Salmieri, in *Corriere di Tunisi*, Tunis : Finzi.